

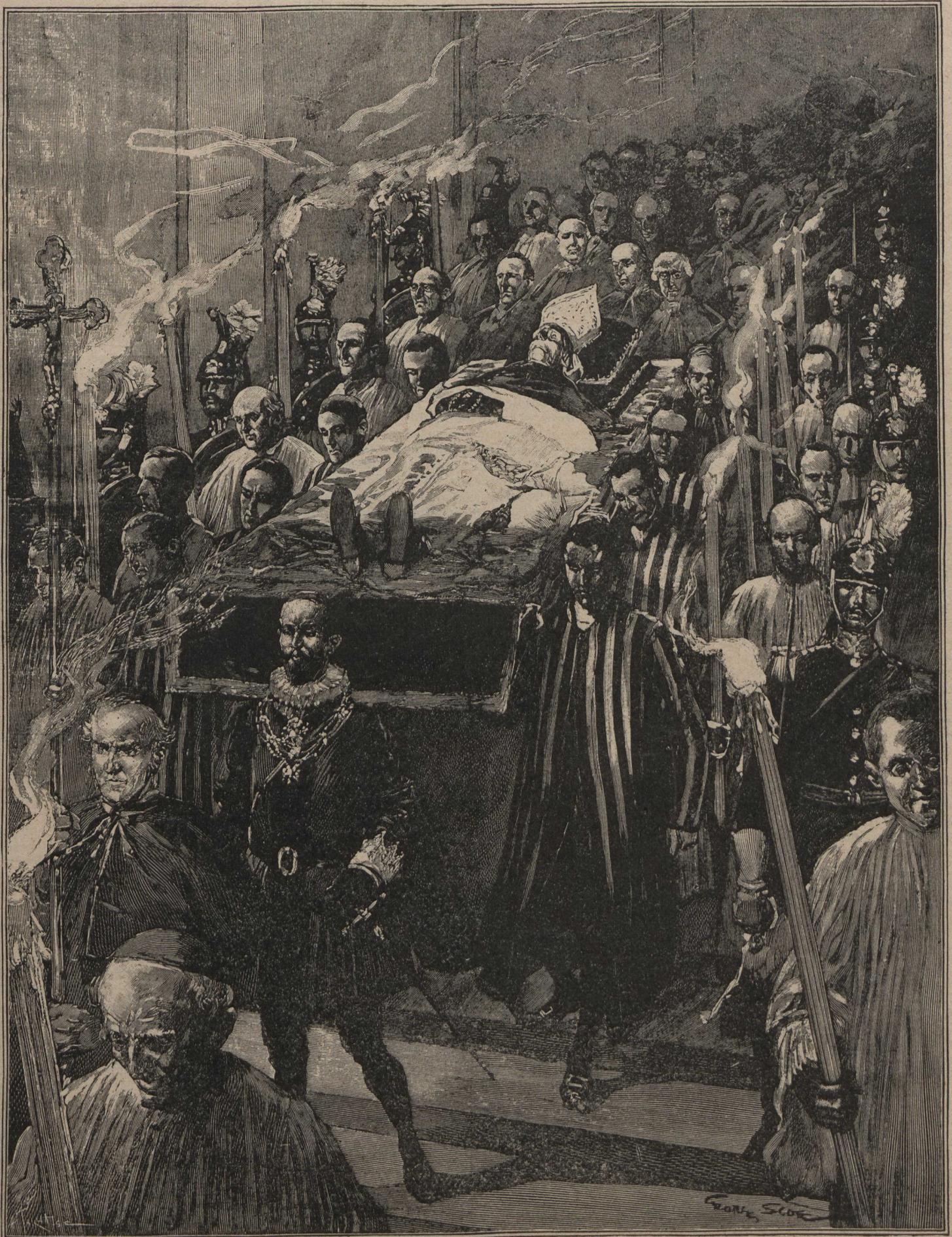
LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 69

MONTREAL, 15 AOUT 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LES FUNÉRAILLES DU PAPE.—TRANSPORT DU CORPS DE LA SALLE DU TRÔNE À LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



Mercredi dernier était le trente-et-unième anniversaire de mon arrivée au Canada. Comme il est loin le jour où je débarquai du "Nestorian", léger d'argent, millionnaire d'illusions et d'espérances !

Où est-il, le "Nestorian" ? Disparu depuis longtemps, mis à la réforme, dépecé, vendu par morceaux, pour cause de vieillesse.

Où sont mes cheveux noirs, mes bras vigoureux ?

Et pourtant, malgré les outrages du temps, en dépit des forces affaiblies et de ma bourse toujours légère, je ne regrette pas les jours passés, je ne me plains pas des épreuves de l'existence, je ne récrimine pas contre le destin, et si parfois je reporte ma pensée vers le printemps de ma vie, tout en gardant un amour profond et immuable pour ma France chérie, mon berceau, je m'estime heureux d'avoir appris à connaître et à apprécier ma nouvelle patrie, qui, après avoir été le nid de mes amours, donnera à mes os un dernier asile en terre restée française de cœur et de langue.

Cette langue bien-aimée que j'ai apprise à bégayer dans les bras de ma mère, cette langue qui m'a servi à exprimer mes premières idées, cette belle langue, si claire, si douce, si vigoureuse aussi, avec quel plaisir je l'ai entendue pour la première fois, au nouveau monde, parlée par le pilote monté à bord du "Nestorian", à la Pointe-au-Père !

Ce pilote, jamais son souvenir ne m'est sorti de la mémoire. Jamais je n'oublierai non plus l'émotion de mes compagnons de voyage, qui ne pouvaient détacher leurs yeux de ce brave homme, qui allait nous conduire au port. C'était un solide gaillard, bien découplé, au teint hâlé par l'embrun, aux traits réguliers, et dont la physionomie, éclairée par un demi-sourire, éveillait la sympathie. Une tête bien française.

Si la langue s'était bien conservée après plus d'un siècle de séparation de la vieille patrie, le type de la race était resté d'une admirable pureté.

La rencontre de ce Français de la Nouvelle-France était de bon augure.

◆◆ On ne brise pas tout d'un coup avec le passé, et, quoique sachant parfaitement que je venais vivre dans une colonie devenue anglaise de par la lâcheté d'un Bourbon, je fus longtemps à m'habituer au voisinage de l'élément anglo-saxon, d'autant plus que j'en ignorais complètement la langue.

Cette ignorance regrettable et une prédilection me faisaient rechercher les journaux rédigés en français, que je devorais avec avidité dans l'espoir de trouver quelques nouvelles fraîches d'Europe, mais les journaux français étaient rares en 1872, à Montréal, ils ne paraissaient que trois fois par semaine ; le service de la Presse Associée n'existait guère, et les nouvelles avaient un goût de rance qui attestait leur âge.

Aujourd'hui, tout cela est bien changé, et je ne pouvais m'empêcher de penser à ces jours lointains, précisément mercredi dernier, alors que je parcourais les différents étages du magnifique établissement de "La Presse", pour laquelle j'ai toujours un faible, ayant eu le grand honneur d'assister et de collaborer à sa naissance.

Ah ! le changement est prodigieux, et personne n'aurait pu croire, il y a trente-et-un ans, qu'un jour viendrait où l'on publierait à Montréal un journal rédigé en français ayant un tirage de plus de "soixante-dix mille" par jour, un journal français en Amérique qui donnerait au public les nouvelles d'Europe une heure après leur réception.

Que d'autres changements ne pourrait-on pas constater !

Les Canadiens-français lancés dans le haut commerce et dans la grande industrie étaient assez clairsemés, il y a trente ans ; nous les voyons maintenant partout mêlés aux affaires les plus importantes, et certains d'entre eux possèdent même des fortunes rivalisant avec celles de leurs concurrents d'origine anglaise.

Ce qui leur manquait, c'était l'audace en affaires. Ils l'ont aujourd'hui, avec l'avantage de posséder parfaitement les deux langues et d'être moins raides que leurs rivaux.

Partout ils s'affirment de plus en plus, ils avancent, progressent et réussissent.

Décidément, le Canada est un beau et un bon pays, et, si Dieu le voulait, j'y passerais bien encore six lustres avant d'aller rejoindre mes aïeux.

Mais en y réfléchissant, trente ans encore, c'est beaucoup, je craindrais de trop encombrer le vingtième siècle.

◆◆ Il y a cependant quelque chose, une habitude qui me déplaît au Canada, et à laquelle je ne pourrai jamais me faire, c'est la coutume de mâcher de la gomme, et ce qui me fait le plus enrager, c'est de constater que certains individus font des fortunes colossales en exploitant ce vice essentiellement féminin.

Le mal nous vient de nos voisins, car autrefois, les Canadiens, les jeunes seulement, et encore pas tous, se contentaient de mâcher de temps en temps un peu de gomme d'épinette naturelle, sous prétexte que cela aidait la digestion, mais les Américains ont exploité ce prétexte avec force réclame et d'essences plus ou moins pures, en vendant des produits assez malpropres.

La réclame a tellement fait son œuvre, qu'une seule maison, la "American Chicle Company", vient de déclarer un dividende de "neuf cent mille piastres" et un surplus de "sept cent soixante-seize mille piastres".

Ces nombres, si invraisemblables qu'ils puissent paraître, n'en sont pas moins exacts, et, comme un morceau de gomme coûte un centin, ces dividendes sont égaux à la vente de "quatre-vingt-dix millions" de morceaux de gomme. Mais les dividendes ne représentent que les bénéfices réalisés, et il est raisonnable d'admettre que le nombre des ventes est le double, ou cent quatre-vingt millions de carrés de gomme.

A Chicago, la mauvaise habitude de mâcher de la gomme est tellement répandue, que l'"Union des cuisiniers et des garçons de salle" vient d'adopter un règlement défendant aux filles de salles et aux filles de chambre de mastiquer pendant les heures de service.

Cette décision mérite d'être connue, elle fait honneur à ceux qui l'ont faite, car je ne sais rien d'agaçant et d'inconvenant comme une fille qui vient vous répondre en mâchant et avec la joue gonflée d'une chique de gomme.

Espérons que cette défense se généralisera.

◆◆ On entend dire souvent que les artistes sont très indépendants et qu'ils n'en font qu'à leur tête ; c'est une erreur, et plus d'une fois des architectes et des peintres m'ont avoué qu'ils sont au contraire les esclaves des fantaisies de leurs clients.

Un architecte de grand talent me disait même dernièrement qu'il avait très rarement pu arriver à construire une église conformément à ses plans adoptés, et que, presque toujours, quelqu'un arrivait tout à coup pour lui faire faire des changements, alors qu'il était en plein travail de construction.

—Vous ne sauriez croire à quels ennuis nous sommes exposés, disait-il d'un air navré, quand, après avoir bien réfléchi, beaucoup étudié et passé bien des nuits à mûrir un projet, nous nous trouvons en présence de gens, parfaitement ignorants en architecture, exiger des modifications qui détruisent complètement l'idée de notre œuvre.

—Mais vous avez le droit de refuser de faire ces changements ?

—Le droit, oui, mais alors, ce serait nous exposer à perdre le contrat ou à nous lancer dans des procès qui nous nuiraient auprès de notre clientèle. Le marguillier le plus obscur et le plus ignare prétend nous mener par le bout du nez et faire adopter ses idées, si inaptes qu'elles puissent être. On essaie de les ramener à une conception plus saine des choses qu'ils ne connaissent

pas, mais le plus souvent il nous faut en passer par où ils veulent, et, plus tard, quand un homme de goût vient à passer, il critique telle ou telle partie du monument et traite l'architecte d'imbécile, cet homme a raison et tort en même temps. S'il pouvait voir les plans, il changerait d'idée, non sur la qualité de l'œuvre, mais sur la valeur de l'architecte.

Tenez, l'autre jour, je vous ai entendu critiquer différentes parties de la chapelle des Soeurs du Saint-Cierge, parties disparates, qui jurèrent avec le reste de l'édifice et qui transformèrent la maison de la prière en salle de théâtre. Vous n'aviez pas tort, mais ce sont justement des changements qui m'ont été imposés par la Supérieure, qui se connaît en architecture comme moi en coupe de robes. Et vous savez qu'elles sont parfois très raides, ces bonnes et douces dames, qui vous disent d'un air très humble, mais très sec :

—Enfin, monsieur, la communauté veut que cela soit ainsi.

—Mais, madame la Supérieure...

—Il n'y a pas de mais, monsieur l'architecte, c'est la communauté qui paie et veut ces changements.

Et le petit ton méprisant qui souligne les mots "monsieur l'architecte" fait comprendre à celui-ci combien il est peu de chose, même en architecture, vis-à-vis de la "communauté qui paie".

◆◆ Chez les peintres, les choses se passent exactement de la même manière.

J'ai vu un portrait refusé par une femme parce que le peintre ne l'avait pas représentée parée de tous ses bijoux, boucles d'oreilles d'or, collier à trois rangs de perles, autre collier d'or à quatre rangs, bagues dans tous les doigts, bracelets, broches, boucles de ceinture, tout cela en or, avec diamants, rubis, émeraudes, saphirs, etc., etc.

—Je veux mon portrait avec toutes ces belles choses, qui m'ont coûté très cher, monsieur.

—Permettez-moi de vous dire, madame, que cela n'est pas de très bon goût.

—Pas de bon goût, des bijoux achetés chez ***, le premier bijoutier de New-York, c'est trop fort !

—Les bijoux sont très beaux, mais tout cela dans un portrait ! !

—Monsieur le peintre, c'est moi qui paie...

Le peintre, qui avait la tête près du bonnet, envoya la femme à tous les diables et s'en alla, furieux, mais sans les trois cents piastres, prix du portrait.

Cette sottise a trouvé cependant un artiste plus accommodant, et j'ai failli m'évanouir quand je me trouvais en présence du nouveau portrait, exposé chez X. La bonne femme était représentée selon son goût, parée comme une chasse. Il ne lui manquait qu'un anneau dans le nez.

Elle voulait un portrait de grande dame très riche, elle avait l'air d'une femme de rien.

◆◆ Dodge, le peintre américain bien connu, est en train de se débattre en ce moment au milieu d'embarras de ce genre.

Cet excellent artiste avait regu, l'an dernier, la commande de quatre peintures destinées à l'hôtel King Edward, de Toronto, dont vous avez entendu parler, et qui sera, paraît-il, une merveille. Les sujets avaient été indiqués, les croquis acceptés par l'architecte et les entrepreneurs, et, quand l'œuvre fut terminée, chacun complimenta le peintre.

Dodge se rendit à Toronto pour livrer la commande acceptée, mais à peine les toiles étaient-elles mises en place dans les panneaux qui leur étaient destinés, que l'architecte fit remarquer que l'un des tableaux était trop sombre, et qu'il voulait que tout fût "clair et étincelant", selon son expression. Il demanda des changements.

Le tableau critiqué représentait Wolfe, récitant à ses hommes l'épique de Gray, la nuit qui précéda la première bataille des plaines d'Abraham, qui devait amener la chute de Québec. La peinture était nécessairement sombre, puisque l'histoire dit que le général anglais remonta le fleuve à la faveur de l'obscurité de la nuit. — "Cependant, pour le contenter, dit l'artiste, je consentis à y mettre une lune qui jette une douce clarté sur toute la scène, mais voilà qu'il m'ordonne maintenant de changer la lune en soleil et de tout éclairer.

—Mais Wolfe ne s'est pas approché de Québec en plein jour !

—Ce Wolfe le fera. Telle fut la réponse du critique.

—J'ai carrément refusé de faire ces corrections, dit Dodge. Je ne veux pas me rendre ridicule aux yeux du monde artistique, et ma réputation est en jeu.

Les entrepreneurs soutiennent l'architecte et menacent d'envoyer un autre artiste à Toronto pour faire les changements voulus.

—C'est mon oeuvre, dit Dodge, et je ne veux pas que mon nom figure dans une toile absurde et qui ne serait plus de moi.

Et le peintre a intenté une action aux entrepreneurs pour que la Cour défende aux entrepreneurs et à l'architecte de mettre à exécution les lubies qui leur sont passées par la tête.

La cause sera intéressante.

◆◆ De tout cela vous allez conclure, sans doute, que si les architectes et les peintres sont souvent victimes des exigences de leurs clients, ces artistes ne se ménagent pas trop non plus entre eux.

Vous avez peut-être raison.

LEON LEDIEU.

TERRE !

À M. René Bazin, de l'Académie française

I

Issu de ces Bretons, altiers comme le chêne, Qu'enivraient les clameurs du vent qui se déchaine A travers les embruns des grands flots aboyants, De ces marins, aussi courageux que croyants, Qui sur chaque océan déferlaient leurs voilures, Cartier grandit avec la soif des aventures, Et coula sa jeunesse au bord du gouffre amer, Hanté par des projets vastes comme la mer.

Le fier rêveur toujours cherchait la solitude. Souvent on le voyait dans la même attitude. Admirant les effets du mirage sur l'eau Qui dans ses plis mouvants reflète Saint-Malo, Écoutant ce que dit la rumeur des mélèzes Cramponnés au penchant des farouches falaises, Regardant s'engouffrer comme un navire d'or Le disque du soleil dans l'onde qui s'endort, Contemplant, aux lueurs pensives des étoiles, Les barques dont la brise enflait au loin les toiles, Qui lui semblaient des vols de cygnes gracieux Égarés quelque part dans l'outremer des cieux.

Pendant qu'il errait seul sur le sable des grèves, L'esprit ouvert au souffle ensorceleur des rêves Et le regard perdu sur le flot rayonnant, D'attirantes rumeurs affluaient du ponant. Et, le soir, on causait par toute la Bretagne De pays enchantés qu'un pilote d'Espagne Venait de découvrir derrière l'Océan ; On faisait le tableau d'un empire géant Que Cortez se taillait au coeur d'un autre monde. Pizarre avait trouvé la nouvelle Golconde, Et pour son souverain le fier conquistador Chargeait ses galions avec des lingots d'or ; Des marins cotoyaient d'incomparables berges, Au passage éveillant l'écho des forêts vierges Grouillantes de castors, de buffles et d'élan, Où, libres comme l'air, des peuples indolents, Des peuples que la nuit de l'erreur enveloppe, Foulaient un sol dix fois plus vaste que l'Europe. Chaque jour apportait quelques récifs nouveaux Sur ces bords rayonnants d'éternels renouveaux ; Et les douces rumeurs qui couraient dans les brises Éveillaient chez Cartier de nobles convoitises ; Et cet homme, amoureux du large flot grondant, Tenant son oeil pensif fixé sur l'Occident, Brûlait de s'éloigner de la vieille Armorique Afin d'aller porter à la vierge Amérique Resplendissant au fond de sa pensée en feu Le drapeau de la France et l'étendard de Dieu.

II

Or, on était alors en pleine Renaissance, Et le roi chevalier, abdiquant l'espérance D'éclipser Charles-Quint vainqueur de toutes parts, L'aveuglait du rayon des lettres et des arts, Et peintres magistraux, savants et philosophes, Ciseleurs de carrare et ciseleurs de strophes, Stimulés par son or versé partout à flots, Emervillaient l'Europe et faisaient au héros Oublier qu'il était le vaincu de Pavie.

Mais, comme les splendeurs de l'art charmaient [sa vie, Un jour, François premier apprend que son rival S'empare des trésors du monde occidental

Et rêve d'y fonder une seconde Espagne. Alors, tremblant d'émoi, le nouveau Charlemagne, Qui convoitait une part du continent nouveau, Dont la splendeur lointaine éblouit son cerveau, Tourne son fier regard vers la plage bretonne, Et, du doigt indiquant le ponant qui rayonne : —"Qui veut se desvouer ?" s'exclame le grand roi, Et Cartier, devenu nautonnier, répond : "Moy".

Sa parole donnée à l'orgueilleux monarque, Le moderne Jason, désertant une barque Que la Manche berçait dès longtemps sur son flot, Equipe trois voiliers au port de Saint-Malo, Et parmi les plus fiers caboteurs de la côte, Brunis aux mêmes vents et grandis côte à côte, Recrute les marins qui doivent les monter.

Avant que de partir pour aller affronter L'immensité des eaux et des forêts sauvages, Cartier dans le lieu saint conduit ses équipages, Et là, devant l'autel, où le lourd Ostensoir Flambe, dans un nuage odorant d'encensoir, Comme le soleil d'or rayonne dans la brume Que la mer fait monter de sa vague qui fume, Il implore avec eux le Maître souverain, Et tous ces matelots aux poitrines d'airain, Tous ces aventuriers qui n'ont courbé la tête Ni devant les puissants ni devant la tempête, Au signal de leur chef, s'inclinant tout tremblants Sous l'absolution d'un prêtre en cheveux blancs.

A quelques jours de là, toutes voiles ouvertes, Aux souffles du printemps ridant les ondes vertes, Où l'aube secouait sa crinière de feu, L'"Emérillon", la "Grande-Hermine" et le ["Courlieu"]

Cinglaient, le cap à l'ouest, acclamés par la foule, Dont les cris, dominant les clameurs de la houle, Se mêlaient aux vivats du canon des remparts, Pendant que les gabiers, sur les vergues épars, D'un long regard voilé d'une larme furtive Embrassaient le granit décroissant de la rive.

Et si quelqu'un, le soir de ce départ béni, Se fût attardé, l'oeil plongé dans l'infini, Au bord de l'Océan qui réprimait ses vagues, Il aurait entendu vibrer des lambeaux vagues D'un vieil "Ave" dolent que la brise de mai Apportait, par moments, du lointain embrumé, Où Cartier, entraîné vers des plages nouvelles, Venait de disparaître avec ses caravelles.

III

Les trois voiliers, partis au milieu des braves De chaleureux marins groupés au bord des flots Et sur l'escarpement des falaises lointaines, Harmonieusement balancent leurs antennes. Du vent plein les huniers, ils vont alertement A travers l'inconnu du désert écumant. Sur les étraves l'onde en gazouillant déferle, Et son ruissellement a des blancheurs de perle. Une tiède vapeur qui sort du flot fumant Fait au-dessus des mâts un rose poudroiment. Le jour un chaud soleil dore le pli des voiles. La nuit chaque sillage est pailleté d'étoiles, Et sans fin des tillacs montent de gais refrains. Comme le ciel et l'eau les Bretons sont sereins, Et le feu de l'espoir brille dans leurs prunelles. Rien ne vient altérer les splendeurs solennelles Que versent sur la mer les rayons printaniers ; Et, grisés du roulis, les hardis timoniers, En sondant du regard l'immense solitude, Ont souvent un sourire à leur moustache rude.

Cependant, un matin, tomba la nuaison, Et le soleil monta très pâle à l'horizon. Durant la nuit le ciel s'était caché derrière Un grand voile blanchâtre à l'aspect funéraire. Sous ce linceul les eaux effaçaient tous leurs plis Et prenaient la pâleur de verres dépolis. Une lourde moiteur planait sur l'onde inerte, Et de vagues dessins la mer était couverte. Les reflets qui tombaient du ciel couleur d'acier Avaient le froid éclat que verse le glacier, Et l'espace livide étouffait tous murmures. Les voiles lourdement pendaient sur les amures ; Le soleil jaunissait en trouant le brouillard, Et son orbe semblait l'oeil d'un spectre hagard Aperçu vaguement au milieu des nuages.

Soudain un souffle d'air agita les cordages.

Sur l'immobilité du fluide miroir, Décrivant çà et là des cercles d'un bleu noir,

Comme des éventails s'ouvraient ces ronds étranges, Autour desquels parfois se découpaient des franges ;

Et cela présageait la fin de la torpeur Qui donnait à la mer un calme si trompeur ; Et bientôt du levant, paraissant se poursuivre, Émergeaient brusquement des nuages de cuivre. Ces nuages couraient rapides, affolés, S'étirant sur le ciel en réseaux effilés, On eût dit, en voyant leurs fauves dentelures, Que les esprits de l'air traînaient des chevelures. Des vols de goélands, tournoyant sur les flots, Semblaient de leurs longs cris railler les matelots. Sous le vent, qui déjà gémissait dans la brume, Les ondes crépitaient en se marbrant d'écume, Comme un sein oppressé, l'Océan se gonflait. Dans son affreux buccin la tempête soufflait, Et sa rauque clameur, par instant suspendue, Roulait comme un sanglot dans la morne étendue. Les flots s'enflaient, s'enflaient, et les ponts des [vaisseaux, Tout penchés, blanchissaient sous les crachats [des eaux.

L'ouragan à présent déchainait tous ses souffles, Et, secouant les mâts, les haubans et les moufles, Ruant sur les gaillards de lourds paquets de mer, Poussait dans l'infini des hurlements d'enfer.

IV

La "Grande-Hermine", avec Cartier pour capitaine Fuyait éperdument, veuve de sa misaine [taine, Qu'avait mise en lambeaux une saute de vent, Et l'horreur grandissait sur l'abîme mouvant ; Le tonnerre grondait à l'horizon fugace ; Des cavales d'éclairs galopèrent dans l'espace ; La pluie âpre cinglait comme des fouets de crins Le visage saignant des tenaces marins Attachés sous les bras pour faire la manoeuvre ; La lame, se tordant ainsi que la couleuvre, Lançait toute sa save et toute sa fureur Au navire entouré d'inexprimable horreur.

Et le soir vient, hâtif, d'une noirceur compacte. La houle a maintenant des bruits de cataracte, Et, roulant la pâleur de ses lourds tourbillons, Ébauche par moments de livides rayons. Et, pendant que rugit l'écumeuse mêlée, Cartier, sur le tillac, la narine gonflée D'audace et de fierté, commande brèvement, Et, l'oeil sur le compas, sans un frémissement, Il aide au timonier à guider le navire. Emporté par les vents et les flots en délire. L'ombre épaisse, venue avec le soir hâtif. Au courageux marin sert comme d'objectif : Il s'y croit moins perdu que dans les blancheurs [vagues

Qui traînaient tout à l'heure à la cime des vagues. Et le grain s'éternise en assauts brefs et lourds, Et le rude marin lui résiste toujours, Puis, quand un flot géant, hérissant sa crinière, Menace d'envahir le vaisseau par l'arrière, Alors il se retourne et, d'un signe de croix, Que son bras étendu fait sur l'onde aux abois, Il paraît arrêter sa fougue échevelée : Tel le Christ maîtrisant la mer de Galilée.

V

Quatre longs jours durant la tempête hurla, Et la houle massive en torrents déferla Sur le pont convulsif du navire en détresse. Enfin, lasse d'efforts, l'immensité traîtresse En un vaste hoquet changea ses cris stridents, Et, muselant ses flots écumeux et mordants, Etouffant par degrés leur râlement farouche, La mer languissamment retomba sur sa couche, Où semblaient brasiller des volutes de feu ; Et le ciel, un matin, brusquement se fit bleu. L'horizon s'élargit en un cercle de nacre, L'air tiède et transparent s'emplit d'un parfum Comme celui qui vient des arbres résineux, [âcre Et puis presque aussitôt un cri vertigineux, Où vibrerait vaguement la clameur du tonnerre, Dans les mâts du navire éclata : "Terre ! Terre !"

Et la terre monta dans la sérénité De l'espace inondé des rayons de l'été, Dessinant des forêts et des grèves d'opale Pleines d'une fraîcheur suave et virginale. Et quand le couchant d'or sombra dans l'Océan, —Lent, calme et solennel, un cantique géant Annonçait aux échos du Canada sauvage Que des braves venaient de fouler son rivage, Apportant avec eux — signe de liberté — L'étendard de la France et de la Chrétienté.

W. CHAPMAN.

L'ISLE-VERTE

L'Isle-Verte, au sujet de laquelle nous publions aujourd'hui plusieurs illustrations, est située à 150 milles en bas de Québec, au bord du majestueux Saint-Laurent. Elle tire son nom de la belle et grande île située en face de la paroisse, et qui lui fut donnée, selon une légende, par Jacques Cartier lui-même.

La partie située à l'est de la rivière fut concédée aux Sieurs de La Cordonnière et d'Artigny par M. de la Barre, le 17 avril 1684, et la partie sud-ouest, aux mêmes, par M. de Denonville, le 5 avril 1689. (Hist. de l'Isle-Verte, par M. Chs Gauvreau). Érigée canoniquement par décret de Sa Grandeur Mgr Panet, le 12 mai 1828, la paroisse fut érigée civilement par proclamation, le 12 février 1835.

La population actuelle est d'environ 3,000 âmes.

Le commerce à l'Isle-Verte est dans un état florissant, comme l'indiquent les statistiques ci-après données, et l'agriculture y fait des progrès remarquables.

Parmi les industries les plus florissantes, citons en premier lieu l'industrie laitière et la fabrication du beurre. L'Isle-Verte doit un tribut de reconnaissance à Messieurs Chs. et Alex. Préfontaine, qui, les premiers, y ont inauguré la fabrication du beurre sur une grande échelle. Grâce à des conseils éclairés, les cultivateurs ont compris l'avantage qu'ils pouvaient retirer de bonnes vaches laitières et de la culture des fourrages verts.

Aujourd'hui, MM. Préfontaine sont à la tête d'un établissement prospère, un modèle du genre, qui fait l'admiration des étrangers, et où sont fabriquées, chaque année, d'après les procédés modernes les plus perfectionnés, des milliers de livres de beurre, qui vont porter en Europe la réputation de qualité supérieure des produits canadiens.

Disons un mot d'une autre industrie, toute récente, et qui surprend par les développements extraordinaires qu'elle a pris en si peu de temps.

Sur les immenses battues que la mer basse laisse découvertes, pousse une sorte d'herbe plate, connue sous le nom d' "herbe à harnache", et considérée sans valeur jusqu'à ces dernières années, alors qu'un vieux commerçant du nom de J.-B. Bélanger, qui a certainement mérité beaucoup de l'Isle-Verte, s'imagina d'en faire sécher et d'en envoyer des échantillons aux manufacturiers de voitures des États-Unis. Des commandes de plusieurs chars ont été la réponse, et, depuis, ce commerce a toujours augmenté. Rien de plus agréable à l'oeil, par une belle après-midi d'été, lorsque le jaisant commence à se faire sentir, que de contempler ces nombreuses barques chargées de vert d'émeraude, et déployant leurs voiles blanches, semblables à de grands oiseaux, remonter le cours de la Rivière Verte pour décharger la récolte de la journée. Le coup d'oeil est ravissant.

Cette industrie est aujourd'hui en partie contrôlée par MM. Antime Roy et Chs.-G. Bertrand, négociants, qui exportent cette herbe aux États-Unis, où elle est employée dans le bourrage des voitures, la confection de matelas, de tapis et d'une foule d'autres usages. Cette herbe est appelée à jouer un rôle important dans l'avenir de l'Isle-Verte, si l'on parvient à fabriquer un instrument pouvant faucher, sous l'eau, les centaines d'acres qui restent chaque année inexploités, là où la mer lasse ne découvre pas son lit. Remarquons que l'Isle-Verte est la seule paroisse où croisse cette herbe, source d'inépuisables richesses.

PRODUITS EXPORTÉS DE L'ISLE-VERTE DURANT L'ANNÉE 1902

Avoine, 12,000 livres à 1c	\$ 120.00
Patates, 19,000 minots à 40c	7,600.00
Lard, 76,000 livres à 8c	6,080.00
Beurre, 348,000 livres à 17c	59,160.00
Poisson, 138,000 livres à 8c	4,140.00
Mousse de mer (herbe à harnache), 1,591 tonnes à \$16	25,456.56
Farine, 28,000 livres à 2c	560.00
Animaux, 336,000 livres à 5c	16,800.00
Peaux vertes, 18,000 livres à 6c	1,080.00
Grand total	\$120,996.56

Ces chiffres montrent assez l'état prospère du commerce et de l'agriculture à l'Isle-Verte.

VOIES DE COMMUNICATION

1o Des chemins de front dans chaque rang ;
2o Des routes entre les rangs et les paroisses environnantes ;

3o Le chemin de fer Intercolonial, qui traverse la paroisse dans toute sa longueur, du sud-ouest au nord-est, dans le premier rang et dans le second ;

4o La navigation fluviale, facilitée par un superbe quai, accessible même à marée haute.

Pour donner accès au chemin de fer, il y a deux gares, l'une à peu de distance de l'église, et l'autre près de l'extrémité-est de la paroisse.

PRINCIPALES MAISONS DE COMMERCE

Les principales maisons de commerce sont celles de :

MM. Chs.-G. Bertrand, Auguste Beaulieu, Philodème Michaud, Chs. Caron, Gilbert Lavallée, Joseph Dubé, Cléophas Côté, Jos.-R. Soucy et Jos. Thivierge.

PROFESSIONS LIBÉRALES

Les diverses branches des professions libérales sont dignement représentées à l'Isle-Verte, dans les personnes de Alb. Giroux, M.-D. ; Ls Bertrand, N. P. ; Jos.-Têtu Bertrand, ingénieur civil.

TERRE FECONDE EN MARINS

Située en face du beau fleuve Saint-Laurent, dont les flots enchanteurs semblent fasciner et exercer un attrait puissant, il était impossible que l'Isle-Verte ne produisît pas une foule de marins dignes des Normands, leurs ancêtres. La liste de ceux qui se sont distingués et dont la réputation est très étendue serait trop longue ; aussi, nous n'en citerons que quelques-uns :

Les Irvine, les Côté, les Lévesque, les Parent, les McClure, etc., sont, ou étaient, de ceux auxquels on confie sans crainte son frêle esquif lorsque la vague est menaçante et que le vent gronde un chant sinistre dans les cordages.

Voici quelques-uns des hommes distingués sortis de l'Isle-Verte, et qui ont été porter ailleurs l'honneur de notre paroisse :

MM. les abbés Joseph Moreau, savant distingué, aujourd'hui disparu ; Adolphe Girard, prêtre d'un zèle et d'un mérite rares, aujourd'hui curé de Saint-Urbain de Charlevoix ; Luc Rouleau, qui a su se faire aimer et regretter partout où il a été curé ; Jos.-M. Dumas, mort en 1887 ; l'abbé Roberge, attaché à l'évêché de Chicoutimi ; l'abbé Desjardins ; le Rév. Père Rouleau, aujourd'hui supérieur du monastère des Dominicains, à Ottawa. Jeune encore, ses brillantes qualités comme prédicateur le placent au premier rang ; l'honorable juge Chs.-B. Rouleau, du Nord-Ouest, décédé il y a un an ; M. Chs.-A. Gauvreau, N. P., et député du comté de Témiscouata aux Communes.

Nous devons ajouter que M. Gauvreau a été le premier dont le patriotisme a fouillé les vieilles archives, pour écrire, avec le talent qu'on lui connaît, "L'Histoire de l'Isle-Verte" et, à ce titre, il a bien mérité de sa paroisse natale.

LE CLERGE ET SON HISTOIRE A L'ISLE-VERTE

L'Isle-Verte paraît avoir été visitée pour la première fois par les missionnaires, vers 1713, par les Pères Récollets d'abord, et par les Pères Jésuites ensuite. A partir de 1783, il y eut un missionnaire résident. Depuis ce temps, un grand nombre de prêtres et curés, dont la liste serait trop longue ici, se sont succédé dans la paroisse de l'Isle-Verte. Nous n'en citerons que quelques-uns parmi ceux dont le souvenir est encore vivace et qui se sont distingués par leur dévouement, leur science, leur éloquence et leurs qualités administratives : les révérends Messieurs C.-A. Winter, premier chanoine de l'Isle-Verte ; L.-J. Langis, auquel l'Isle-Verte doit la construction du portique, du clocher et d'une sacristie, un véritable bijou.

Le curé actuel de l'Isle-Verte est le Rév. C.-Alp. Carbonneau.

Si le curé Carbonneau aimait les louanges, nous ne serions pas en peine pour dire le mérite du digne pasteur de l'Isle-Verte ; mais, dans la crainte de blesser sa modestie, nous nous abstenons, à regret, d'en dire plus long.

JEAN CANADIEN.

ÉCLAIRS DE CHALEURS

Les sujets scientifiques appellent souvent la discussion, et l'on a vu des gens se brouiller parce que leur opinion n'amenait pas la conviction chez leurs contradicteurs. Une lectrice nous écrit à propos des éclairs de chaleur. Il y a débat sur leur existence. Elle est seule à soutenir, contre plusieurs personnes instruites, qu'il n'y a pas d' "éclairs de chaleur", et elle s'adresse à nous pour savoir où est la vérité.

Le problème, ainsi posé, serait difficile à résoudre nettement. Il faudrait définir ce que l'on veut désigner par "éclair de chaleur". Si c'est un éclair dû à la chaleur, ce qui ne se comprendrait guère, bien certainement, la réponse est négative. La chaleur ne produit pas d'éclair. Si, au contraire, il s'agit de ce que les physiciens et même le commun des mortels nomment "éclair de chaleur", il n'est pas douteux que le phénomène soit réel. Mais ces éclairs sont, comme les autres, dus à la même cause électrique.

Précisons. A la suite des journées chaudes, on voit assez souvent, à l'horizon, des lueurs rapides. Ce sont ces lueurs qui sont connues sous le nom d'éclairs de chaleur. Elles sont simplement dues à des orages lointains, dont le bruit ne parvient pas jusqu'à nous. Nous n'entendons pas le bruit, à cause de la distance ; mais nous distinguons l'éclair. Par conséquent, la lectrice qui nous consulte a encore raison ici de dire qu'il n'y a pas d'éclairs de chaleur spéciaux, de phénomène différent de celui qui produit l'éclair de nos orages. C'est identiquement la même chose, à la distance près. L'éclair de chaleur est un éclair ordinaire pour le lieu où l'orage éclate. Et cela se sait depuis Sénèque, qui, le premier, donna l'explication des éclairs de chaleur.

Les éclairs de chaleur sont souvent les précurseurs de l'orage. L'orage poursuit sa marche dans une certaine direction. Nous voyons, au loin, étinceler les premières lueurs, et, si le trajet se continue de notre côté, les lueurs prennent de l'intensité, puis on distingue la série des éclairs. On pourrait définir l' "éclair de chaleur" un éclair éloigné dont on ne perçoit pas le bruit de la décharge orageuse. Ces éclairs sont réfléchis jusqu'à nous par l'atmosphère. Le bruit du tonnerre ne s'entend pas, ordinairement, à plus de vingt-cinq milles, alors que les détonations du canon peuvent se distinguer à cent vingt milles et plus, selon les circonstances. Il existe des nuages orageux à plus de huit milles de hauteur. Le son se réfléchit un peu de tous côtés dans les couches d'air et se transmet très mal jusqu'au sol. Aussi, souvent, on voit l'éclair et l'on n'entend pas le tonnerre.

Il ne semble donc pas qu'il existe des éclairs non accompagnés de tonnerre. Aussi, encore une fois et comme conclusion, les éclairs de chaleur ne sont que des éclairs ordinaires aperçus à grande distance. La lueur peut se voir à plus de cent milles. On voit et l'on n'entend rien. Et, pour assurer la conviction, il nous suffira de dire que des observateurs ont pu distinguer, à soixante lieues de distance, la lueur de quelques grammes de poudre, que l'on brûlait à l'air libre pour faire des signaux, tandis que la rondeur de la Terre empêchait de voir la flamme elle-même.

HENRI DE PARVILLE.

VARIÉTÉS

Le client, au restaurant, avec l'addition. — C'est trop fort, j'avais commandé un plat de champignons que vous n'avez pas servi, et je vois qu'il figure sur l'addition.

Le garçon. — Vous voyez bien, monsieur, qu'on ne l'avait pas oublié !

A table, chez X..., dont la réputation d'avarice n'est plus à faire :

Notre pingre saisit la carafe, et remplissant jusqu'au bord le verre d'un convive qui ne boit que de l'eau, lui dit d'un ton d'affectueux reproche : — Cher ami, vous ne buvez pas !

Le jeune homme. — Quel nom, croyez-vous, convient le mieux à une jeune fille ?

La jeune fille, avisée. — Tout cela dépend de la jeune fille. Par exemple, votre nom me conviendrait parfaitement.

L'Exposition de Saint-Louis

L'édifice des arts libéraux, à l'Exposition de Saint-Louis, est très important. Son dessin est classique et massif.

Ses dimensions sont de 525 x 750 pieds. Il est situé au sud-est du palais des manufactures, tout près de l'édifice du gouvernement américain. C'est ici que les cérémonies de la dédicace de l'exposition, le 30 avril dernier, ont eu lieu. Le pré-

sident Roosevelt y assistait. Les 17, 18, 19 et 20 du mois courant, aura lieu dans cet édifice le fameux "Saengerfest". En septembre prochain, ce sera au tour du congrès international de la presse, à demander l'hospitalité au palais des arts libéraux. MM. Barnett, Haynes et Barrett ont été les architectes de l'édifice ; la Conrad Kellerman Construction Company en ont été les constructeurs. Coût : \$475,000.

Le groupe des édifices de l'exposition, où sont situés les quartiers généraux de cette importante entreprise, est indubitablement le plus dispendieux et le plus durable qui ait été construit jusqu'à ce jour pour des fins d'exposition. Ces édifices, au nombre de sept, sont évalués à plus de \$1,200,000.

L'édifice particulier de l'administration (Administration Building) est formé par les trois grandes constructions sises du côté est de l'emplacement, sur une colline d'où l'on obtient une vue entière de tout le terrain de l'exposition. Le Palais de l'Agriculture est aussi construit sur une élévation de terrain, à quelques centaines de pieds plus au sud. La partie inférieure qui sépare ces deux grands édifices contient les pavillons particuliers de la Grande-Bretagne, de la France, de la Chine, de la Perse, du Mexique et des Iles Philippines.

A l'est, on aperçoit les dômes, les tourelles, les façades supérieures des palais des machines, transports, électricité, industries variées, arts libéraux, etc. Vers le nord-est, est situé le "Pike". Les multiples attractions de ce nouveau "Midway Pleasance", son architecture bizarre et disparate, ses créations scéniques, dioramiques et panoramiques, son aspect féérique et éblouissant peuvent être observés en entier. Un coup d'oeil vers le sud-est nous fait apercevoir le palais des machines, le dôme grandiose du palais des fêtes et la couronne ouvragée du restaurant installé du côté ouest du péristyle formé par les colonnades des Etats (Colonades of States).

L'édifice de l'administration et les constructions qui l'entourent sont la propriété de l'Université de Washington, qui en prendra possession lorsque l'exposition de 1904 sera terminée. L'architecture du corps principal du groupe précité est du genre tudor gothique, la pierre employée est celle connue des constructeurs sous le nom de "Bedford sand stone", des carrières de l'Indiana. Le granit rose du Missouri aide aussi à l'embellissement de ce magnifique édifice. Il est entièrement à l'épreuve du feu. Ses dimensions sont de 325 pieds de front par 118 pieds de

profondeur. Le centre est orné d'une tour massive de 77 pieds de hauteur elle-même surmontée de quatre tourelles s'élevant à 90 pieds de terre.

C'est actuellement ici que se donnent les fêtes, les réceptions, les banquets, etc., offerts aux personnalités et commissaires étrangers, aux délégués, aux journalistes, etc. Trois spacieuses salles à manger y ont été installées ; la première, pour le président de l'exposition, M. D.-R. Francis ; la deuxième, pour les membres du bureau de direction ; la troisième, la plus spacieuse de toutes, sert pour les fins de banquets, réceptions, etc.

L'édifice dont je viens de donner succinctement la description vaut la peine d'être visité. C'est ici que se fait la manipulation des \$50,000,000 qui sont à se dépenser pour l'exposition. Des bureaux de poste, de télégraphe de téléphones, de banque, de voitures de louage, y sont déjà établis.

Les Américains aiment le confort, je n'en veux pour preuve que ce que j'ai constamment sous les yeux ici, dans l'édifice de l'administration.

CONSEILS PRATIQUES

REMEDE CONTRE L'OBESITE. — Ce remède très simple a été indiqué par un médecin de Marseille, qui le considère comme infaillible.

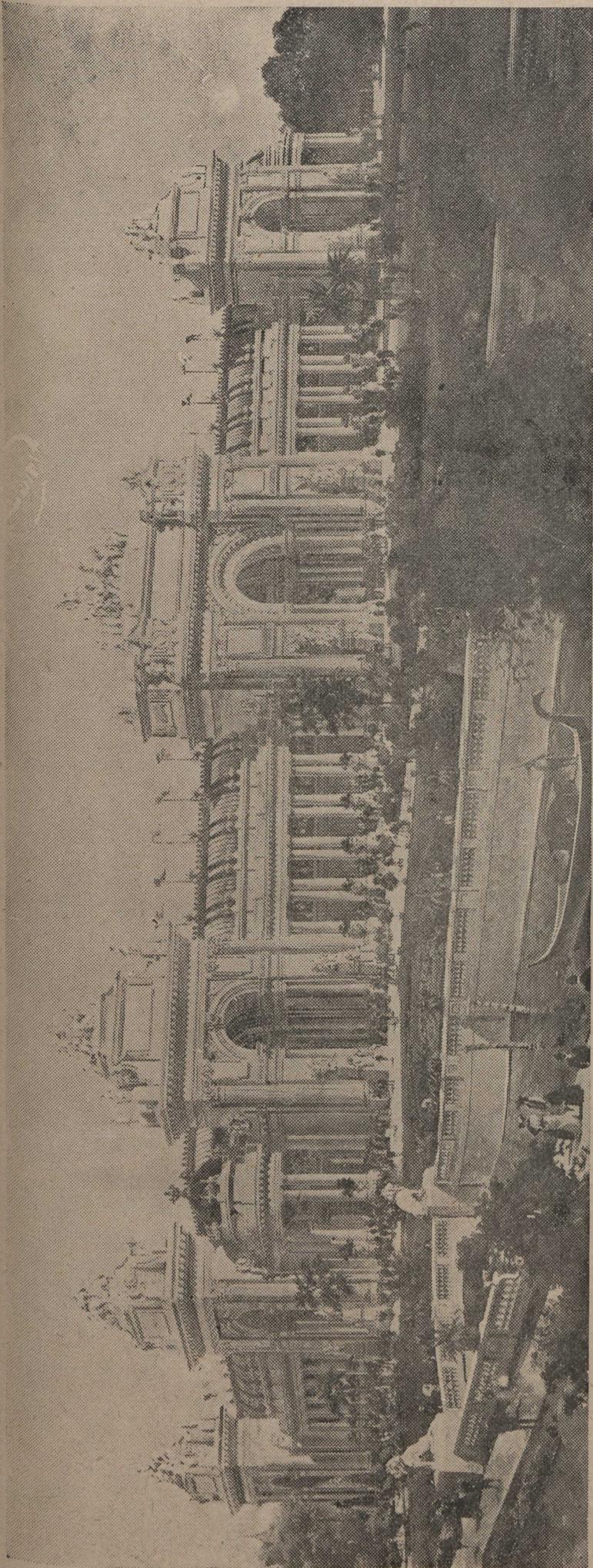
Faire macérer pendant 8 jours du varech dans du vin blanc sec et boire chaque jour, pendant les repas, deux verres ordinaires de cette préparation, un au déjeuner, un autre au dîner. Le résultat se fait sentir sous peu.

BOIRE FRAIS. — Par ces caniculaires chaleurs, c'est un véritable régal que de boire frais. Le Pôle-Nord dans son verre, voilà bien l'idéal par 38° à l'ombre. Cependant, les médecins nous recommandent de ne pas boire glacé, surtout lorsque nous avons chaud, autrement, nous risquons d'être victime de notre imprudence. Eh bien, voici un tout simple moyen de nous rafraîchir sans crainte. Il suffit de se tamponner légèrement le front et les joues avec un linge humecté dans le breuvage que l'on va absorber. Ensuite, l'on peut boire impunément, mais sans hâte et par petites gorgées.

DESINFECTION. — Un des soins les plus importants dans tous les cas de maladie contagieuse, c'est la désinfection quotidienne des chambres de malade et les précautions aseptiques prises par les personnes de l'entourage. La précaution élémentaire, pour soigner le malade sans contaminer les autres membres de la famille, c'est de revêtir une blouse de toile assez longue et ample pour les recouvrir exactement. On l'enlève en quittant la chambre ; on se lave les mains et le visage, on se rince la bouche avec de l'eau mélangée d'une solution d'acide phénique ou d'essence de citron. L'air sera purifié, plusieurs fois par jour, par l'évaporation d'eau de Cologne, que l'on fait brûler dans un vase émaillé. Du sucre, du vinaigre sur une pelle rouge s'emploient beaucoup, mais sont moins efficaces.

Des pulvérisations d'eau de Cologne sur le lit, les meubles, les tentures sont également recommandées. Et, à propos de tentures, il est sage de les enlever, ainsi que les tapis, de toute chambre de malade, afin de ne point raréfier l'air et emmagasiner les microbes.

REMEDE CONTRE LES PIQUES D'INSECTES. — Les piqûres d'insectes ne sont pas seulement douloureuses, elles présentent parfois un véritable danger. On les soigne généralement par l'ammoniaque (environ dix gouttes dans une cuillerée d'eau) ou l'acide phénique. Le permanganate de potasse possède aussi, dit-on, le pouvoir d'atténuer l'effet du virus introduit par la piqûre. Comme l'on n'a pas toujours ces produits pharmaceutiques sous la main, il est bon de connaître quelques simples et antiques recettes dites "remèdes de bonnes femmes". Elles sont d'abord plus faciles à mettre en oeuvre, surtout à la campagne, et les effets en sont merveilleux. Frotter l'endroit de la piqûre avec un vulgaire poireau suffit pour faire disparaître l'enflure et faire instantanément cesser la douleur. Le persil est aussi un remède excellent. On prend du persil bien frais, bien nettoyé, et, sans le laver, on le coupe en petits morceaux que, pendant plusieurs heures, on fait macérer dans de l'eau-de-vie saine. On l'applique en cataplasme sur la piqûre. Le résultat est rapide et satisfaisant. Cette dernière recette réussit parfaitement pour toutes les inflammations, écorchures, meurtrissures, plaies, clous, etc., etc.



L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS — EDIFICE DES ARTS LIBÉRAUX.

ESSAIS INÉDITS

TYPE ORIGINAL

Au Moyen-Age, le troubadour nourrissait la curiosité et chantait : il charmait les veillées par ses poèmes et le récit de ce qu'il avait vu dans ses pérégrinations.

On eut aussi les pages, comme porteurs de nouvelles. Témoin, celui de "Malborough" :

"Aux nouvelles que j'apporte, vos beaux yeux vont pleurer."

L'imprimerie vint suppléer à l'insuffisance du manuscrit.

Après le pamphlet, le journal.

Enfin, le quotidien actuel ne laisse rien à désirer : c'est le nec plus ultra de la publicité.

Pourtant, le croirait-on, il nous reste encore quelques vestiges des temps anciens, le crieur public, par exemple : on ne proclame plus les événements à sons de trompe, ni avec accompagnement de roulements de tambour, mais nous avons conservé la lecture à haute voix des annonces, le dimanche, à la porte de l'église.

Dans nombre de campagnes, on voit une espèce de tribune, à la porte de l'église.

C'est à la publication de ces annonces qu'elle sert, et, — malheureusement, — aux discours politiques aussi.

Dans mon village, il y a quelques années, le crieur était un ancien marguillier, plein de son importance — passée et présente.

Depuis quinze ans, il lisait les annonces à la porte de l'église.

Son poste favori était la véranda, entourant le principal magasin de l'endroit.

Il se dressait majestueusement devant l'entrée principale et faisait face à la place de l'église, l'embrassant tout entière du regard, de la voix et du geste.

Autour de lui les "habitants" se pressaient en riant, dans l'attente des nouvelles et des bons mots.

Si vous aviez vu son air imposant et sa maligne bonhomie.

La lecture de notre homme était on ne peut plus intéressante.

Legouvé, qui a donné les préceptes de la lecture, ne les eût peut-être pas reconnus là : qu'importe, les paysans étaient satisfaits de la chose et y trouvaient leur compte.

Notre marguillier avait pour principe qu'il est au moins aussi difficile de bien lire que... de sonner les cloches, et qu'une bonne lecture comporte autant de tons que les cloches donnent de notes.

C'est dire "qu'il donnait des notes", et des surprenantes : du nez, de la poitrine, de la tête, de partout.

Quand il annonçait à ses compatriotes que Baptiste Leblanc, "du troisième rang", avait perdu un veau, noir et blanc, il était solennel.

Par contre, il avait l'air sardonique en l'écartant la défense que Petit Pierre Blanchet faisait aux marchands d'avancer à sa femme, Philomène.

L'annonce de vente comportait un ton sérieux.

Il ne dérogeait jamais "à la gravité professionnelle" au point d'aller jusqu'au rire.

Je ne l'ai vu rire qu'une fois, en annonçant que Michel Souci, du "deuxième", avait perdu sa vache et sa fille, et promettait celle-ci à qui lui ramènerait celle-là.

ALFRED.

UNE AFFAIRE MYSTÉRIEUSE

(Suite)

Par une brillante matinée de juin, alors qu'une chaleur torride pesait sur la nature, et que l'on aurait presque entendu les plantes pousser, tant l'atmosphère était tranquille, ils étaient, comme à l'habitude, assis l'un auprès de l'autre dans leur nid de verdure, elle effeuillant pensivement quelque fleur, lui racontant de sa voix aux modulations pleines de charme les aventures à la fois piquantes d'intérêt et de gaieté de sa vie d'Amérique. Soudain, au moment où elle s'y attendait le moins, elle l'avait vu à ses pieds, et le discours qu'il lui avait alors tenu était resté gravé d'une

façon indélébile dans sa mémoire. Oh ! comme ce moment avait été délicieux ! comme elle avait senti son cœur bondir doucement dans sa poitrine ! Comme elle s'était laissée aller, sans contrainte, aux sentiments qu'elle éprouvait depuis le jour où il lui était apparu pour la première fois ! Aussi, recouant que son cœur, elle avait jeté tout à coup ses bras autour du cou de son amant, et pressant cette tête adorée sur sa poitrine brûlante, elle lui avait mis au front un baiser, où elle avait fait passer toute la tendresse de son âme vierge.

En revenant à la maison, elle avait engagé le jeune homme à parler à ses parents, et celui-ci avait promis de le faire à la première occasion.

Le soir même, cette occasion se présenta.

L'amant d'Emérencienne, se croyant assuré de son bonheur, y alla calmement, et fit part aux parents de la jeune fille des projets d'union que tous deux carressaient. Aussi, son étonnement fut-il bien grand, quand il s'entendit répondre par le père de celle qu'il appelait sa fiancée :

— Votre demande nous honore beaucoup, Mme Lucas et moi, monsieur Walter, mais nous ne saurions, pour le moment du moins, consentir à ce mariage. Tout d'abord, vous n'êtes pour nous qu'un étranger, et nous ne connaissons rien de vos moyens d'existence. Au lieu de faire, comme les jeunes gens autour de nous, de prendre un homestead et de vous y établir, vous semblez mépriser le travail et ne songer qu'à mener une vie oisive.

— Mais, monsieur, ma fortune me permet ce luxe. Je suis riche, très riche même, et j'occupe aux Etats-Unis, d'où je viens, une situation très indépendante. Mes parents m'ont habitué à ce genre de vie, et je n'ai jamais songé à en adopter un autre.

— Pardonnez-moi ce que je vais ajouter, M. Walter, mais nous n'avons aucune preuve de ce que vous nous dites. Avant de nous faire part de vos sentiments et de vos projets, vous auriez dû, il me semble, nous donner quelques preuves de votre identité. Les moindres convenances exigent cela.

Comme ce jour où il avait lu ce passage terrifiant dans le journal, le jeune homme pâlit. Il baissa la tête et resta muet.

— Vous comprendrez donc, mon ami, que, d'ici à ce que vous nous montriez quelques papiers, que vous avez sans doute, ou que vous pouvez facilement vous procurer, vous ne pouvez vous attendre à ce que nous entretenions chez vous aucun espoir au sujet de ce que vous nous demandez.

Le jeune homme, qui, pendant ces paroles, avait repris son sang-froid, essaya d'expliquer sa conduite, les difficultés qu'il éprouverait nécessairement à obtenir ces papiers, qu'il avait, malheureusement, oublié d'emporter.

Rien n'y fit. Monsieur Lucas demeura inflexible, et force fut au jeune Américain de se retirer, la rage au cœur.

A la porte, il rencontra Emérencienne :

— Vos parents ne veulent pas de moi pour leur gendre, ma chérie, lui dit-il tout bas. Mais ne désespérez pas, surtout ne dites rien. Demain, venez à la charmille, à l'heure habituelle ; je vous y confierai mes projets.

II

Huit jours plus tard, nous retrouvons nos deux amoureux chevauchant côte à côte, au milieu de l'immense prairie qui s'étendait alors entre la ligne du Pacifique Canadien et la frontière des Etats-Unis. C'était presque l'été : les fleurs répandaient lentement leurs parfums rustiques, et les oiseaux, secouant la rosée épanchée sur leurs plumes soyeuses, commençaient à voler çà et là, se devant sous les pieds des chevaux des deux cavaliers.

De temps en temps, la jeune fille portait son mouchoir à ses yeux ; son compagnon se rapprochait alors d'elle et murmurait de douces paroles qui semblaient chaque fois lui apporter quelque soulagement, car elle souriait.

La veille, le jeune homme avait acheté, à la petite ville, les deux meilleurs chevaux qu'il avait pu se procurer. Sur l'un, il avait placé une selle de dame magnifique, sur l'autre une superbe selle mexicaine. Puis, la nuit venue, il les avait emmenés tous deux à la ferme, où, connaissant ses projets et acceptant de s'enfuir avec lui, l'attendait la pauvre Emérencienne.

Quand tout le monde se fut endormi dans la petite maison, elle se leva, endossa sa toilette la plus épaisse et la plus sombre, et, sans se retourner, de peur de sentir le courage lui manquer, elle sortit : à la porte, Georges Walter l'attendait. Sans dire une parole, il la saisit dans ses bras, s'échappant de ses lèvres les pleurs coulant de ses yeux, qu'il adorait, pendant qu'elle murmurait :

— Ah ! mon ami, comme il faut que je vous aime pour accepter une telle extrémité ! Du moins, ne l'oubliez jamais, car cela me tuerait.

Rapidement, Georges la porta, plus qu'il ne l'aurait, du côté de l'endroit où les attendaient leurs montures. Deux minutes plus tard, les deux cavaliers partaient au galop vers le Sud.

Quelle ne fut pas la surprise des parents de la jeune fille, quand ils ne la virent pas paraître, à l'heure du déjeuner ! On fit des recherches de tous côtés, sans résultat. Seul, le père, l'air sombre, était resté dans un coin de la salle commune, sans parler.

Tout à coup, il se leva.

— Je sais où elle est, dit-il, d'une voix sourde. Je le sais si bien que, d'ici à huit jours, elle sera ici de nouveau, je vous le promets.

Et, sans rien ajouter de plus, il sortit, se dirigeant du côté de l'écurie. Là, il harnacha, en silence, ses deux meilleurs chevaux et les mit en voiture, rentra à la maison prendre quelques couvertures et des vêtements chauds, ainsi qu'une certaine quantité de nourriture froide, et, disant laconiquement adieu aux siens, prit le chemin d'Indian Head.

Là il prit des informations : les renseignements qu'on lui donna, le confirmant dans ses premières pensées, sans prendre le temps de reposer ses chevaux, il partit au grand trot du côté de la réserve indienne, dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

Trois heures plus tard, il revenait, accompagné de deux Indiens, l'un dans toute la force de l'âge, l'autre plus jeune, tous deux bâtis en hercules et le visage respirant la ruse.

La couverture blanche barrée de rouge et de bleu jetée sur les épaules, la chevelure tressée, nouée de rubans ornés de perles énormes de toutes couleurs, de superbes plumes d'aigle fièrement plantées dans leurs chevelures, la ceinture de cuir ornée aussi de perles et de clous de cuivre, leur ceignant la taille, le pantalon de cuir à franges leur protégeant les jambes, et les mocassins au cuir disparaissant sous les perles, enfermant leurs pieds d'une remarquable petitesse, ils avaient un air magnifique sur leurs montures, si basses que, lorsqu'elles galopaient, les pieds des cavaliers touchaient terre. L'Indien, montant rarement un cheval sans selle, les deux dont nous parlons en avaient chacun une superbe, toute garnie de perles, de clous, de rubans, etc. Une carabine en travers du cou de leur monture, un revolver et un poignard à leur ceinture, complétaient leur équipement.

(A suivre)

A.-H. DE TREMAUDAN.

ÉPURONS NOTRE LANGUE

Ne disons pas :	Disons :
Une "bouque" d'or	Une boucle d'or
Fixer des "braquettes"	Fixer des "broquettes"
Se battre à "brasse-corps"	Se battre à "bras-le-corps"
Les acrobates portent des "brayets"	Les acrobates portent des "maillets"
Que "brettez"-vous ici	Que "faites"-vous ici
La "breume" abonde à Londres	La "brume" abonde à Londres
Tu travailles dans une "briquade"	Tu travailles dans une "briqueterie"
Les "brokers" ne me disent rien qui vaille	Les "courtiers" ne me disent rien qui vaille
Une peau de "buffalo"	Une peau de "buffle"
Cet homme dépense le "butin" de sa femme	Cet homme dépense les "biens" de sa femme

LA RENTRÉE : LE SOIR

Tout le jour, sous le cuisant soleil, le paysan est resté penché vers la terre. Et le voici qui regagne son logis, au soir tombant, dans la délicieuse fraîcheur du crépuscule.

Maïs il ne rentre pas seul au village. Sa jeune femme l'est venue quérir, avec l'enfant. Et de voir son "bambino", le père a oublié la fatigue du dur labeur ; il s'est senti regaillardi.

Tous trois, aux premiers tintements de l'"Angelus" dans le ciel défaillant, s'en reviennent, la joie au cœur, vers l'humble maison où coule leur existence calme, vers la maison tout égayée des jeux de l'enfantelet. C'est pour le cher mignon que l'on peine. D'autres encore, peut-être, viendront emplir de leur turbulence la rustique demeure. Qu'importe ? On les élèvera comme on élève celui-ci. La même orgueilleuse et chaude tendresse dont les parents enveloppent le premier-né, enveloppera les cadets.

UN HÉRITAGE

—Mon ami, dit le notaire à Sigisbert Dubinet, voici les six mille cinq cents francs, montant de l'héritage que vous a légué votre oncle Sébastien Dubinet. Les voici, quittes de tous frais et prélèvements. Mettez-les soigneusement dans votre poche ; défiez-vous des passants et rentrez chez vous le plus tôt possible.

—Ah ! monsieur, vous pouvez être tranquille, répondit Sigisbert Dubinet en serrant la main du notaire et en gagnant la porte de l'étude.

Sur quoi il sortit avec cet aplomb que donne à un homme qui n'en a pas l'habitude la possession de six mille cinq cents francs en espèces.

Car Sigisbert Dubinet, bohème de nature et de profession, n'avait jamais jusque-là possédé à la fois plus de dix francs cinquante.

Et quand il fut dans la rue :

—Il est vraiment naïf, ce notaire ! Se figuret qu'un garçon comme moi sera assez bête pour se laisser dévaliser par... Si je prenais une voiture ! Allons donc ! j'aurais l'air de céder aux intimitations du notaire. D'ailleurs, je ne suis pas fâché de me montrer aux populations urbaines et suburbaines sous mon nouvel aspect. Un homme qui recèle dans son gousset six mille cent livres doit avoir des allures tout autres que le commun des mortels.

Ce disant, Sigisbert Dubinet s'était approché de la devanture d'un magasin et se mit à regarder dans la glace ; elle était ornée.

—Mais, reculant soudain :

—Serait-il bien possible ? Ce malheureux dépenaillé dont le costume rappelle les souvenirs de Chodruc-Ducros, ce serait moi ! Quel chapeau ! Oui, le chapeau est notamment un poème de décadence. Ne portons pas une minute de plus cette coiffure, dont je rougis autant qu'elle rougit elle-même.

Et il entra chez un chapelier.

—Ah ! soupira-t-il joyeusement en sortant de la boutique, j'ai du moins l'air à présent de... Diable ! je m'aperçois que je suis maintenant près

par l'autre extrémité. Ma chaussure a des soupapes qui ne sont pas précisément une sûreté pour mon hygiène. La chaussure, c'est l'homme même. N'hésitons pas.

Et il entra chez un bottier.

—Ma foi, murmura-t-il, son acquisition faite, j'en ai acheté deux paires, pendant que j'y étais. Ah ! ciel ! mais le contraste est horrible. En tombant sur le vernis immaculé de mes bottes, mon pantalon a dix ans de plus, rien que par le voisinage. Et mon paletot aussi doit, au côté à côté de mon chapeau neuf, perdre le peu d'avantages qui lui restaient. Je serais positivement ridicule ainsi...

Et il entra dans un magasin de confection.

* * *

Cette nouvelle emplette opérée, Sigisbert Dubinet, qui s'était levé dès l'aube, — un héritage est un si parfait réveille-matin. — Sigisbert com-

—Là ?

—Oui, là.

—Pas possible. Toi ?

—Moi-même. Qu'y a-t-il d'étonnant ?

—Rien ; mais tu serais bien gentil, puisque tu es en fonds, d'inviter un ami dont l'appétit est ouvert et le crédit fermé.

—Volontiers, passe devant.

On déjeuna.

On commença par le bourgogne. On continua par le bordeaux. Le garçon insista tellement sur le champagne qu'il fallut en passer par là.

Puis le café, les liqueurs et le reste.

Au troisième verre de chartreuse, Sigisbert était l'ami de tout le genre humain.

Ce que croyant, Adolphe, tout bas à l'oreille, lui dit :

—Sigisbert, tu es un garçon de cœur.

—Je le crois.

—Tu ne refuseras pas à un vieux camarade trois cents malheureux francs dont il a besoin pour...

—Je ne veux pas savoir pourquoi, fit Sigisbert, enflammé par les vins divers ; voilà tes trois cents francs.

—Merci !

—Tais-toi, et donne-moi le bras, que nous allons prendre l'air.

Au détour de la galerie d'Orléans, un passant vint à Sigisbert :

—Monsieur Dubinet, je suis bien aise de vous rencontrer. Il y a assez longtemps que vous me devez une...

—Je dois, moi !

Qu'est-ce que je dois ?

—Cinq cents francs !

—A qui ?

—A moi, votre ancien maître d'hôtel.

—Les voilà, ô mon hôte ! Sigisbert Dubinet paye à bureau ouvert.

Un peu plus loin, ce fut Cydalise, une petite brune piquante, pour laquelle le cœur de Sigisbert avait battu jadis.

Avec Cydalise, on visita les bijouteries, les magasins de nouveautés, le bois de Boulogne, l'Opéra, la Maison d'or.

A une heure et demie du matin, Sigisbert Dubinet rentrait chez lui.

Et son portier, avec mauvaise humeur :

—Si vous croyez que c'est drôle d'avoir des locataires pareils. Prenez votre bougeoir et une lettre qui est arrivée pour vous. Je ferai mon rapport au propriétaire.

—Silence, ami, voilà pour ta peine...

Sigisbert fouilla dans sa poche... Elle était vide !

Machinalement, il ouvrit la lettre que lui tendait son concierge.

Elle était ainsi conçue :

"Monsieur,

"Maître X... me charge de vous informer qu'il a fait erreur, ce matin, en vous remettant la somme de six mille cinq cents francs. Il avait oublié d'en déduire les droits d'héritage et ses honoraires. C'est huit cents francs que vous devez à lui rapporter.

"Agréez, etc. "****, principal clerc."

FANTASIO.

C'EST LE MOYEN

Il faut soigner la grippe et la bronchite avec le FAUME RHUMAL. C'est le seul moyen de s'en débarrasser



LA RENTRÉE : LE SOIR, d'après Léon Gaud

mença à sentir les réclamations pressantes de son estomac.

Il se trouvait alors au Palais-Royal :

—Dire que je n'ai de ma vie mis le pied dans un de ces restaurants opulents, à l'étalage desquels se prélassent des gibiers fascinés et des fruits de Tantale. Cela a pourtant toujours été mon rêve. Au fait, pourquoi ne le réaliserais-je pas une fois par hasard ? On n'hérite pas tous les jours !... Dieu ! les belles truffes ! Tant pis ! je puis bien m'offrir cet extra.

Comme il avait posé la main sur le bouton de la porte du Boeuf à la mode, quelqu'un lui frappa sur l'épaule.

—Sigisbert !

—Adolphe !

—Moi-même. Où donc vas-tu ainsi ?

—Tu le vois... déjeuner.

LA LÉGENDE COMIQUE ET FANTASTIQUE DU DIABLE

Personnage grotesque plutôt que terrible, bouffon plutôt qu'effrayant, dans combien d'aventures, de mésaventures, de méfaits et de mystifications les anciens conteurs n'ont-ils pas fait apparaître la silhouette bizarre et la figure grimaçante du diable ! Vieilles légendes, traditions locales, récits populaires sont remplis des méchants tours qu'il joue à l'homme et des farces dont l'homme le régale en échange. Ce qui donne à ces inventions, tantôt plaisantes, tantôt merveilleuses, où excelle l'imagination de nos ancêtres, une saveur toute particulière, c'est qu'on y sent un curieux mélange d'esprit narquois et de frayeur naïve. Sentiment du mystère, malice et bonne humeur, voilà ce qui fait que nous trouvons aujourd'hui encore tant de charme à puiser dans ce trésor de fantaisie amusante et pittoresque.

* * *

Avec ses yeux qui louchent et son pied qui fourche, son nez qui tombe, sa langue qui pend, sa barbiche qui pointe, un soupçon de queue à la tombée du dos, il est impossible que vous ne l'ayez pas rencontré, clopinant, sautillant, boitillant à travers les vieilles estampes et les histoires naïves du temps jadis. C'est le diable ! Mais le diable du pays de la diablerie, célèbre par ses mésaventures autant que par ses méfaits, pitoyable autant que haïssable, personnage burlesque, héros bouffon, et qui ne ressemble à Satan que comme peut faire une lointaine caricature. Ou plutôt, c'est une création jaillie spontanément de cerveaux tout neufs, amis du merveilleux et du grotesque, issue de l'imagination presque enfantine d'une société qui, pareille aux enfants, s'amuse et s'effraie des histoires qu'elle invente et en devient dupe au moment même où elle se les raconte.

En effet, après avoir tremblé sous la tyrannie de Satan, le Moyen-Âge s'est révolté contre lui et il s'est défendu avec les armes des faibles, la satire et la raillerie. Il se moque de Satan pour ne plus en avoir peur et se le figure ridicule pour le rendre inoffensif. Il fait de lui tout uniment un mystificateur des hommes, bientôt mystifié lui-même, un farceur pris à ses propres pièges.

LES MILLE ET UN TOURS D'UN MAÎTRE PRESTIDIGITATEUR

En devenant personnage comique, le Malin conserve le rôle qui a toujours été le sien : tenter et perdre l'humanité. Sa joie est de bourrer d'âmes son sac en peau de dromadaire. Que de tours, que de ruses, que d'inventions n'a-t-il pas à sa disposition ! C'est d'abord un psychologue subtil et pénétrant. Il connaît son homme à fond et sait ce qu'il faut à chacun. A celui-ci qui est gourmand il offrira de jolis petits pains d'avoine au beurre, bien cuits et bien dorés, ou encore il donnera de précieuses recettes de cuisine ; à tel autre, artiste amoureux de son art, il apportera des secrets d'orfèvrerie et enseignera la manière de faire étinceler les diamants ; au docteur Faust il promettra la science universelle.

Un jour de vendredi saint, il rencontre ce vieil ivrogne de Falstaff, dont le gosier est toujours sec et le ventre toujours affamé. "Bonne aubaine", se dit Satan, et le voilà qui tire de dessous son manteau une poudreuse bouteille de vin et une cuisse odorante de chapon. Falstaff s'émeut, renifle, son oeil s'allume, l'eau lui monte à la bouche ; il accepte la volaille et la bouteille, et se confond en remerciements. Le malheureux s'aperçoit trop tard, hélas ! qu'en échange il a donné son âme.

Le diable est ensuite un prestidigitateur de génie. Initié jadis aux lois de la nature, il les bouleverse à sa fantaisie. De son caprice naissent des êtres étranges qui se transforment à l'infini. Il crée autour de lui un monde enchanté où choses et gens sont soumis à son empire. Un jour, en compagnie de Faust, dans une taverne de Leipzig, il s'assoit au milieu d'une bande de joyeux compères. On lui offre à boire. "Du vin de charretier ? Fî donc !" Qu'on lui donne un foret, que chacun dise son goût !... Donc, devant chaque convive, il perce un trou dans le rebord de la table. Aussitôt jaillit pour l'un du vin clair, du vin du Rhin pour l'autre, du tokay pour un troisième. Que pas une goutte surtout ne tombe à terre !... Mais un buveur maladroit tient mal son gobelet : le vin coule et se change en flamme.

Tous se lèvent, épouvantés, insultent l'inférial enchanteur. D'un mot il les transporte dans un pays d'illusion, parmi des coteaux couverts de vignes ; de lourdes grappes pendent sous leurs mains. Chacun tire son couteau pour couper ces fruits magnifiques : ce sont leurs nez qu'ils tiennent, les pauvres ! et qu'ils vont se trancher l'un à l'autre. Le diable, par bonheur, borne là sa leçon ; il dessille les yeux des bons compères, qui lâchent prise. Il n'était que temps !

Grâce à sa puissance magique, il se métamorphose de mille façons : tantôt il se rapetisse de manière à tenir dans une noisette ; Erasme croyait même le voir sautiller dans le corps des puces ; tantôt il grandit, s'enfle, devient quelque géant colossal. Il revêt indifféremment l'apparence d'une salade ou d'un arbre. Quelquefois il s'acharne après un passant, le pourchasse toute une journée, l'affole par ses transformations subites en cheval, en soldat "à la peau noire", en gras pourceau, en âne ; puis, quand il est las de sa poursuite, il se fait petit tonneau, roule dans les jambes de l'homme, le culbute, lui passe sur le ventre et file en riant aux éclats. Métamorphosé en mouche, il se faufile dans le corps des imprudents qui dorment la bouche ouverte ; quelquefois, prenant l'apparence d'un crapaud, il se tapit au fond des gobelets, et malheur à celui qui avale son vin d'un seul coup ! le diable passe avec le liquide et rend le buveur si pesant que dix hommes suffisent à peine à le remuer.

Il naît parfois dans la cervelle de Satan des idées extravagantes, par exemple celle qu'il eut un jour de donner au fils d'un paysan une force extraordinaire. La vie bientôt ne fut plus possible pour ce vigoureux garçon. Administrait-il une gifle à une fileuse qui sommeillait sur son rouet, vingt-cinq fileuses tombaient mortes. Il ne pouvait pas fouetter un cheval sans le couper en deux ; sa force, d'ailleurs, lui permettait, maigre consolation, d'en rapporter une moitié sous chaque bras. A une fête du village, quelqu'un se moqua de lui ; il envoya un tel coup de pied au rieur qu'il étendit par terre tous les danseurs. On voulut l'arrêter, et vingt-cinq gendarmes se présentèrent ; le premier reçut un tel choc dans la poitrine que les vingt-quatre autres en restèrent sur le carreau. Le moyen de vivre dans une société civilisée avec une telle puissance musculaire ! Le "Fils du Diable" dut alors partir au delà des mers pour des contrées lointaines et ignorées.

LA RESISTANCE S'ORGANISE. — PREMIÈRES MÉSADVENTURES

En dépit de ses ruses, de sa rouerie, de ses sorcelleries, il s'en faut que Satan en vienne toujours à ses fins. Il lui arrive de se heurter à des vertus supérieures. Et parfois l'aventure risque de tourner mal.

Des maçons bâtissaient le mur d'un couvent. Malgré la chaleur (on était en plein été), ils travaillaient ferme et le mur s'élevait. Il s'élevait trop vite au gré de Satan. Songez ! un mur de couvent ! Il se recroquevilla derrière un tas de grosses pierres, et, d'une voix lointaine (car il est ventriloque à ses heures), se mit à déplorer le sort des malheureux condamnés à travailler par une telle température. Ses propos charitables produisaient déjà leur effet, et la moitié des maçons abandonnaient leur besogne, quand l'un d'eux



LE PALADIN ROGER AU MILIEU DES DÉMONS.—Des monstres terrifiants, moitié hommes, moitié bêtes, ainsi se représentait-on les démons au moyen âge. C'est sous cette forme que l'Arioste, le célèbre poète italien du XVI^e siècle, nous dépeint ceux avec lesquels se trouve aux prises le vaillant comte Roger, l'un des héros de son poème Roland Furieux.

aperçut entre deux moellons les cornes de l'orateur mystérieux. Satan n'eut que le temps de déguerpir : une pioche lui arrivait sur le nez, lancée d'une main sûre et vigoureuse.

Sa colère, dans ces moments-là, est épouvantable ; il grince des dents avec un bruit horrible, trépigne et bondit. Il se venge sur le premier venu. Ne prononcez pas son nom, si jamais vous le rencontrez dans cet état : il vous en cuirait. Il se précipite dans les maisons, culbute les meubles, souffle la tempête dans la cheminée, empisonne les plats dans la cuisine, verse le vin dans la soupière et la soupe dans les bouteilles.

Or, ce qui faisait jadis le plus pur de la force du diable, c'est le mystère dont il s'entourait : une fois dévoilé, il cesse d'être redoutable. Ses malices maintenant montrent leur trame, et les gens commencent à ne plus s'y laisser prendre. On lui fait payer cher ses plaisanteries, on l'assomme de coups de bâton. Son pauvre dos en est tout bossu ; son nez est gros comme une pomme de terre, et ses oreilles sont en marmelade. Des enfants l'enchaînent avec des cordes et le conduisent en laisse comme un toutou. On l'emprisonne dans un pot à beurre.

La mauvaise foi des hommes à son égard devient scandaleuse. Et il a l'audace de s'en plaindre ! Quand il contracte un pacte avec quelque mortel, est-ce qu'il ne remplit pas tous ses engagements avec une conscience parfaite ? Est-ce qu'il ne se laisse pas, suivant le bon plaisir des gens, enfermer dans des coffres, dans des boîtes ou dans des bouteilles ? Lui, on ne cherche qu'à le tromper ! Il cite les délinquants devant les tribunaux, car il est processif comme un Normand et retors comme un procureur ; mais les hommes sont des larrons en foire qui s'entendent contre lui : il perd tous ses procès. Eh bien ! puisqu'il est le seul être ici-bas dont la parole soit d'or, il se méfiera, il exigera des signatures et des contrats en forme. Vaines précautions ! Les bonnes fées maintenant s'unissent aux hommes pour triompher de lui.

HISTOIRE DE LA BAGUETTE ENCHANTEE

Il était une fois un pauvre homme et une vieille femme qui ne possédaient pas un sou vaillant. Ils avaient fait construire une maison, mais

n'avaient pas de quoi la payer. Le Diable vint frapper à leur porte :

—Je vais te tirer d'affaire, dit-il à l'homme, si tu promets de me donner dans vingt ans ce que ta femme portera sur ses bras l'an prochain.

Le pauvre homme reçut l'argent et signa l'engagement. L'année d'après, sa femme portait sur ses bras un garçon nouveau-né. Quel fut leur désespoir quand ils se rappelèrent le marché conclu ! Ils vécurent vingt années de tristesses et de douleurs. Lorsque le fils eut dix-neuf ans, il fallut bien lui avouer toute la vérité.

—Qu'est-ce que cela ? dit-il. Je n'ai pas peur du diable ; dès demain j'irai le trouver.

Le lendemain, en effet, il se mit en route. Traversant une forêt, il entendit la voix d'une fée qui l'appela :

—Voici une baguette enchantée, lui dit-elle, au moyen de laquelle tu pourras faire tout ce que tu voudras.

Il arriva chez le diable.

—Ah ! te voilà, mon garçon, ricana celui-ci ; je cirais mes bottes pour aller te chercher.

—Oui, me voilà, mais que vas-tu me donner à faire ? Je n'aime pas rester les bras croisés comme un fainéant.

—Tu iras couper le bois, dit le diable, et tu me feras de la charbonnette.

Le diable parti, le jeune homme donna un coup de baguette, et toute la forêt tomba par terre. Un second coup de baguette, et tout le bois fut en charbon. Puis il rentra et mangea comme un ogre.

—Tu vas me ruiner, malheureux, avec un appétit pareil.

—Si tu n'es pas content, rends-moi la signature de mon père, et je m'en irai. En attendant, donne-moi de l'ouvrage, je n'ai pas peur du travail.

—J'ai deux étangs, dit le diable ; dans l'un, il y a du poisson, dans l'autre il n'y a que de la boue. Tu mettras le deuxième à sec.

Le jeune homme, arrivé aux étangs, ne manqua pas de donner un coup de baguette dans l'étang où nageaient les poissons. Instantanément, l'étang fut vidé, et les poissons, transportés dans l'étang de boue, n'y vécurent que de brèves minutes.

Quand le diable vit tout ce bel ouvrage, ses bois rasés et calcinés, son étang complètement à sec et tous ses poissons morts, il entra dans une colère épouvantable, rendit au fils le papier paternel, et le pria d'aller sans retard exercer sa malfaisance ailleurs, ce que l'autre ne se fit pas répéter deux fois, comme bien l'on pense.

LE DUPEUR DUPE. — UNE PUISSANCE A SON DECLIN

Décidément, le pouvoir du diable est en baisse. Un simple croquant lui en remontre et l'attrape comme un nigaud. Pour un gros sac d'argent, un paysan lui promet tout ce qui poussera dans son champ au-dessus de terre : l'homme sème des carottes et des navets. Pour un deuxième sac d'argent, il promet, cette fois, tout ce qui poussera sous le sol : il sème du blé, de l'avoine et de l'orge. Quels affronts le malheureux n'a-t-il pas déjà subis ? Ses cheveux clair-semés disent ses nombreux désespoirs. Lui, le Maudit, il a de ses propres mains construit des couvents et des abbayes, entre autres celle de Crowland, en Angleterre. Il a élevé des cathédrales magnifiques à la gloire de Dieu, élané vers le ciel des flèches de pierre, arrondi les voûtes des nefs au-dessus des hauts piliers ; ses doigts ont brodé des dentelles de granit et sculpté aux portails les pieux enseignements. Chacun sait de quelle monnaie on lui a payé son merveilleux plan de la cathédrale de Cologne ! Eh bien ! la leçon n'a pas suffi. Une seconde fois, il se laisse duper. C'est du moins ce que racontent les fileuses du pays rhénan.

Il y a bien longtemps de cela, les bourgeois d'Aix-la-Chapelle voulurent bâtir une église. Ils se cotisèrent, et les ouvriers se mirent à l'ouvrage ; mais au bout de six mois, l'argent manqua. Il fallait un million. Le diable, qui habitait à ce moment près d'Heidenstadt, la ville des païens, apprit la chose et vint trouver le bourgmestre.

—Je vous apporte votre million, lui dit-il, si vous me promettez la première âme qui entrera dans votre église.

L'offre était tentante, et le bourgmestre accepta. Deux ans après, l'église était bâtie, mais personne n'y voulait entrer le premier, et les bourgeois d'Aix étaient fort en peine, quand un moine eut une ingénieuse idée :

—Nous avons promis une âme, leur dit-il, mais

nous n'avons pas dit laquelle. Jetons en pâture à Satan l'âme du loup qu'on a pris ce matin vivant. Il faudra bien qu'il s'en contente."

Le jour de la cérémonie arriva. Le Sénat et le Chapitre attendaient devant le portail, et le peuple couvrait la place. Tout à coup, à un signal donné, on ouvrit en même temps les portes de l'église et celles de la cage où était le loup. Effrayé par la foule, l'animal se précipita dans la cathédrale, où, les yeux fermés, se léchant déjà les babines, Satan attendait sa proie. Quand il sentit qu'il avalait un loup, sa colère fut terrible : il poussa des rugissements épouvantables et sortit en frappant la porte d'un si vigoureux coup de pied qu'elle se fendit du haut en bas.

Pauvre diable ! Il n'est pas besoin pour le duper d'un Chapitre et d'un Sénat : un valet de ferme y suffit. Un jour, un laboureur dit à son domestique : "J'ai prêté autrefois cent écus au diable ; va donc les lui réclamer". Le domestique part, et, dans une grande forêt, rencontre le diable qui, sans difficulté, compte l'argent. A peine le domestique a-t-il tourné les talons, que Satan appelle un de ses diabolins : "Tu vois cet homme qui s'en va. Voici cent écus. Cours après lui et propose-lui de jouer aux quilles son argent contre le tien. De la sorte, les cent écus ne vont pas tarder à rentrer dans ma bourse." Rattraper l'homme, lui proposer une partie de quilles, fut pour le diabolin l'affaire d'un instant. A lui de jouer. Du premier coup, il renverse huit quilles. Les écus du domestique étaient bien aventurés. Mais voilà qu'au lieu de jouer, celui-ci, finaud, fait mine de jeter la boule dans la rivière. Le diable tenait à sa boule, qui était en pierres précieuses. "Holà ! dit-il, arrête : tu as gagné. Rends-moi ma boule." Il lui donna ses cent écus et revint tout penaud.

Bafoué, trompé, rossé, Satan songe à faire sa retraite. Car la vie chez les hommes n'est vraiment plus tenable. Depuis quelques années, dans des pièces appelées petites ou grandes "diableries", on lui fait jouer un rôle humiliant de jocrisse et de pailleasse, qui met le bas peuple en joie. Un seigneur tel que lui n'est pas fait pour amuser le vulgaire. Puisque son empire est méconnu, il ira vivre au milieu des forêts, dans ses palais magiques, parmi l'étrécellement des lumières, des émeraudes et des diamants.

CHEVAUCHEES NOCTURNES ET MEUTES FANTASTIQUES.

L'âge lui a blanchi les cheveux et les sourcils, ridé le front et amaigri les jambes. Sombre et taciturne, il vit au sein des forêts profondes. Le souvenir de ses luttes inutiles et de ses déboires de corrupteur d'âmes l'emplit de honte et d'amertume. Il résolut de chasser pour se distraire. Donc il réunit une meute innombrable de chiens terribles, aux yeux dorés, aux mâchoires solides comme des crampons de fer, aux jarrets en équerre comme ceux des fauves, aux griffes noires et longues. C'étaient des dogues d'Angleterre, des chiens tigres et des chiens bards de Barbarie, des chiens de l'Inde "mordants" au lion et au taureau. Des chevaux splendidement harnachés lui vinrent de tous les pays, genêts d'Espagne ou coureurs tartares, piaffant, écumant, rongant leur frein, toujours impatientes de courses furieuses. Vêtu de noir, une plume rouge à son chapeau, une

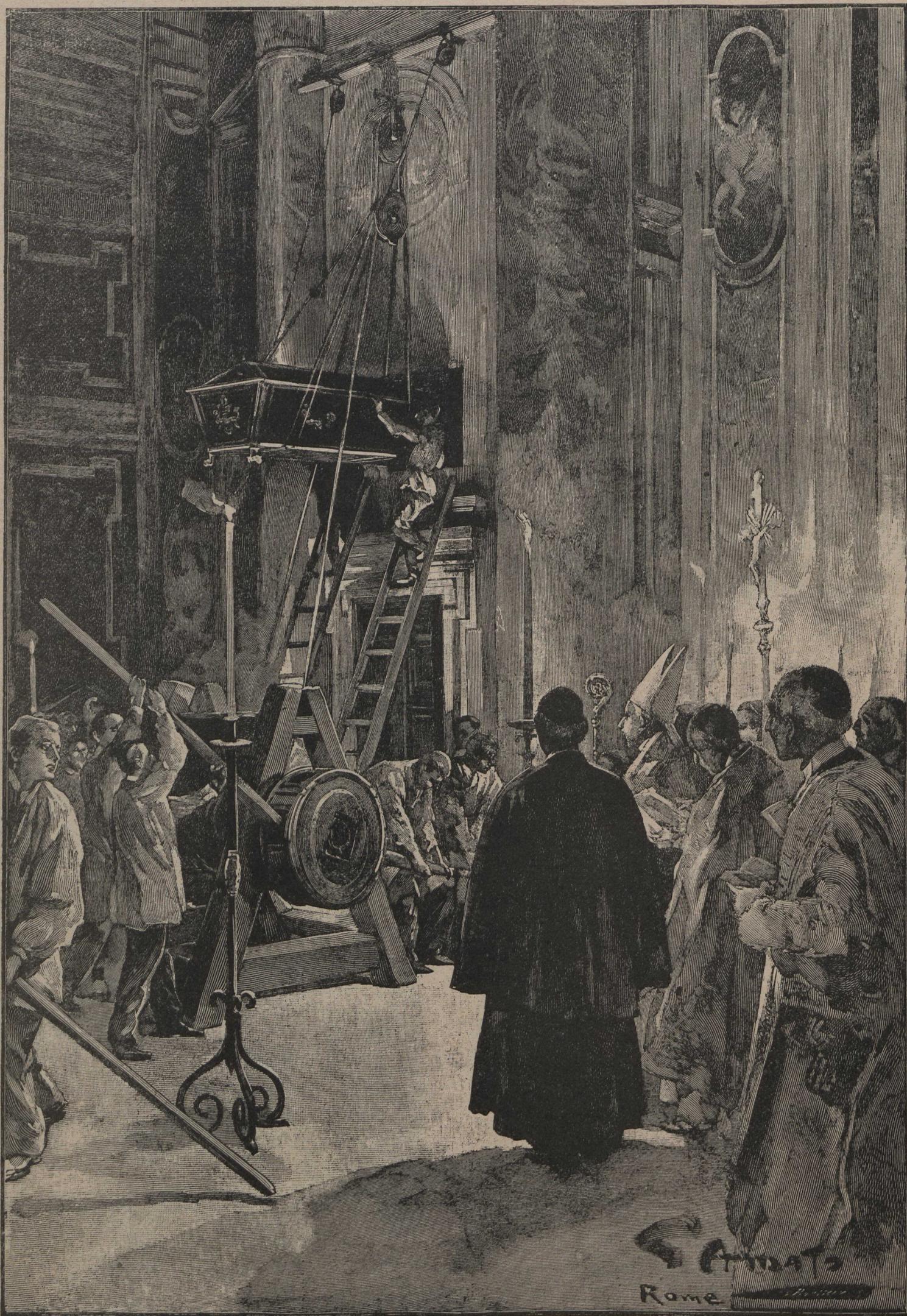
dague d'or ciselé à la hanche, sonnait avec un bruit de tonnerre dans une corne de buffle, Satan parcourt alors dans des chevauchées fantastiques toutes les forêts de la terre. "On entend souvent, dit le poème écossais d'Albania, à minuit ou à midi, un bruit d'abord faible, mais grossissant de plus en plus ; c'est la voix des chasseurs, les aboiements des chiens et le son rauque du cor dans le lointain. Bientôt le tumulte redouble, l'air retentit de cris plus élevés, des gémissements du cerf poursuivi et déchiré par les chiens, des acclamations des chasseurs, du trépignement produit par les pieds des chevaux, bruit répété par les échos des cavernes. Le berger tourne ses yeux égarés vers la montagne, mais il n'aperçoit aucune trace d'un être vivant."

C'est le diable qui passe, le chasseur sauvage des légendes anglaises et allemandes, le chasseur noir des contes vosgiens. Dans les forêts de la Saône, on le voit parfois monté sur un taureau ou sur un sanglier énorme, galoper d'un train infernal ; et dans la forêt de Fontainebleau, les bûcherons l'aperçoivent souvent. C'est là qu'il se dresse tout à coup devant les rois et les princes, et se joint à leur chasse. En 1598, il apparaît à Henri IV ; le journal de son règne raconte cette "étrange et effroyable histoire :

"Le roi, chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit, comme à une demi-heure de l'endroit où il était, des jappements de chiens, le cor et le cri des chasseurs, et en un moment tout ce bruit, qui semblait éloigné, se présenta à son oreille. Il commanda à M. le comte de Soissons de brousser et de pousser en avant pour voir ce que c'était, ne présumant pas qu'il pût y avoir des gens assez hardis pour se mêler parmi sa chasse et lui en troubler le passe-temps. Le comte de Soissons, s'avancant, entendit le bruit sans voir d'où il venait ; un grand homme noir se présenta dans l'épaisseur des broussailles et cria d'une voix terrible : "M'entendez-vous ?" et soudain disparut.

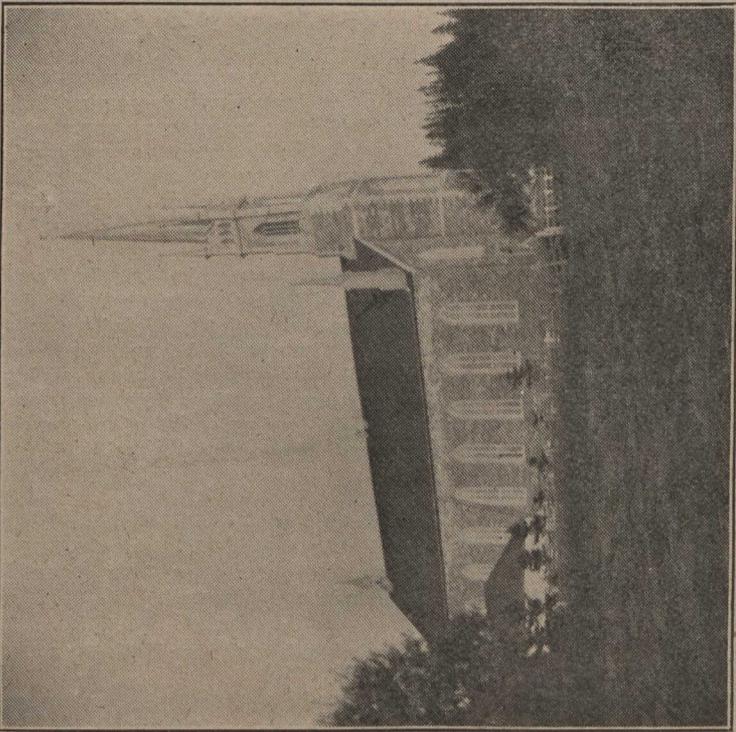


LE DIABLE JOYEUX COMPAGNON.—MÉPHISTO CHANTANT AU MILIEU DES BUVEURS.—Au Satan tragique et terrible du moyen âge les légendes populaires substituent peu à peu un joyeux compagnon, grand seigneur et galant homme. C'est ainsi que Goethe, dans un épisode de Faust, nous représente Méphistophélès, l'esprit infernal. Aux buveurs attablés dans une taverne, à Leipzig, il offre les vins les meilleurs : ils n'ont qu'à former un souhait pour avoir aussitôt le cru qu'ils préfèrent.



LES FUNÉRAILLES DU PAPE LÉON XIII.—La mise au tombeau provisoire à Saint-Pierre

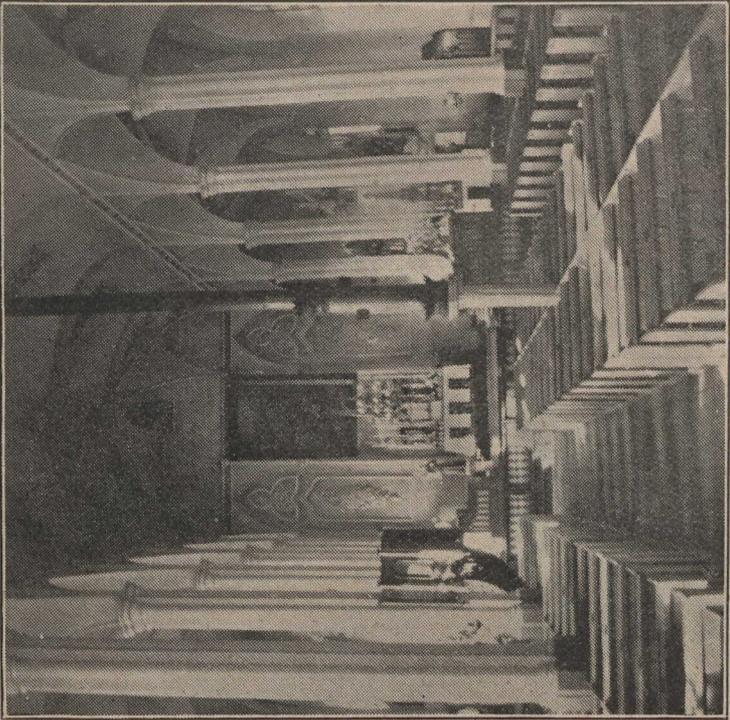
Le 25 juillet (6e jour après la mort), à neuf heures du soir, le cercueil a été déposé dans le sarcophage, placé au-dessus d'une porte, qui sert de sépulture provisoire aux papes défunts. Le corps de Léon XIII sera transféré plus tard, selon sa volonté, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran.



L'église paroissiale



M. l'abbé C.-A. Carbonneau, chanoine, curé actuel.



L'intérieur de l'église

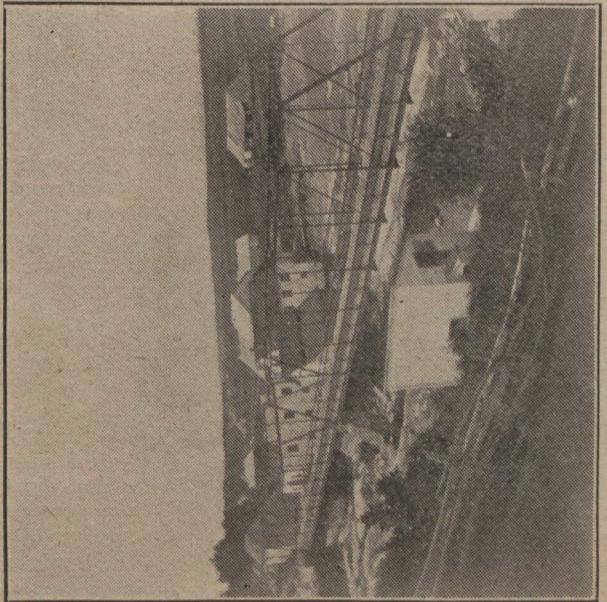
LE CONSEIL MUNICIPAL



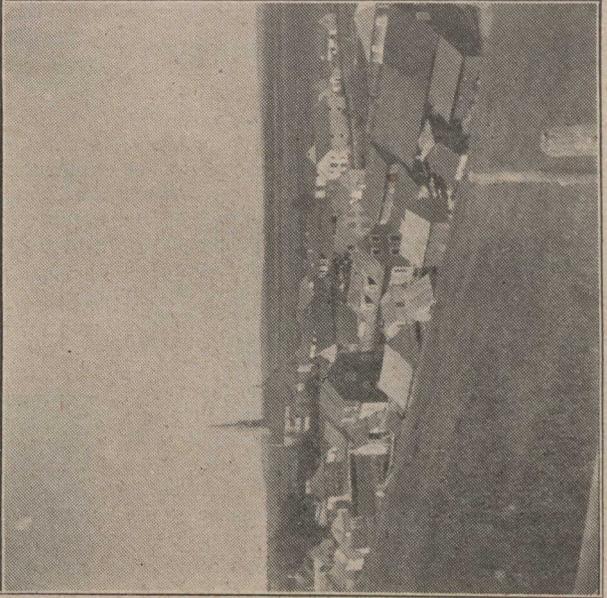
M. Eug. Côté
M. Ed. Beaulieu

M. Alphée Côté
M. Jos. Michaud
M. Joseph Dubé, maire

M. Germain Ouellet
M. J. Lemieux



Vue du pont jeté sur la rivière Verte



Vue à vol d'oiseau du village

L'ESCLAVAGE CHEZ LES FOURMIS

Les Fourmis amazones sont des êtres essentiellement organisés pour le combat, et cependant, elles ne peuvent manger seules ni même se construire un nid ou élever leurs larves. Aussi, pour subsister, Dieu leur a donné l'instinct de réduire à l'esclavage d'autres Fourmis, lesquelles leur rendent les services qu'il leur est impossible à elles-mêmes de se procurer. Ces faits furent découverts par un grand naturaliste de Genève, Huber, et étudiés plus tard avec soin par Auguste Forel.

Les Fourmis amazones, les "Polyergus rufescens" des naturalistes, vivent dans toute l'Europe centrale et méridionale ; on en trouve en France, en Allemagne, en Suisse, au Canada, etc. Elles ont une couleur rouge tirant sur le brun ou le jaune, assez mate ; leur taille ne dépasse guère six à sept millimètres.

On sait que chez toutes les Fourmis on trouve trois sortes d'individus : les "mâles" et les "femelles", pourvus d'ailes, et les "ouvrières", qui n'en possèdent pas. Les deux premières catégories servent à fournir des oeufs, tandis que les ouvrières sont chargées des soins du ménage, construction du nid, entretien des chambres, soins donnés aux larves, etc. Ce sont elles qui sont de beaucoup les plus nombreuses.

Mais, dans l'espèce que nous considérons, les ouvrières sont des paresseuses qui ne veulent pas travailler et qui, d'ailleurs, ne le peuvent pas, à cause de la mauvaise constitution de leurs mandibules : celles-ci ne sont plus ces armes solides et résistantes que l'on a l'habitude de rencontrer chez les Fourmis ; ce sont de faibles pinces arquées qui peuvent tout au plus mordre dans des corps mous, mais non transporter les lourdes maçonneries indispensables pour élever une fourmilière. Aussi, vont-elles se mettre en marche pour aller attaquer une autre espèce de Fourmis, rapporter chez elles les ouvrières de ces dernières et les réduire en esclaves. Elles s'adressent de préférence à la Fourmi brune (*Formica rufa*), ainsi qu'à la Fourmi barbe-rousse (*Formica rufibarbis*).

Les expéditions des Amazones n'ont lieu qu'à la fin de l'été, au commencement de l'automne.

Vers cette époque, dit Lespès, les individus allés des espèces esclaves ont déjà quitté les nids, les Amazones se gardent bien de se charger des bouches inutiles. Les brigands quittent leur camp vers les trois ou quatre heures de l'après-midi, par un temps pur et serein. D'abord, il n'y a point d'ordre dans leurs mouvements ; mais au moment où toutes les forces sont rassemblées, une colonne régulière se forme.

"Cette colonne avance avec une grande rapidité, en rangs étroitement serrés. Les Amazones, qui marchent en tête, semblent chercher quelque chose à terre. D'ailleurs, cette tête de colonne change continuellement dans sa composition ; les chefs de files, arrêtés à tous moments, sont remplacés par d'autres. Ce qu'elles cherchent à terre avec tant d'attention, c'est la piste de l'espèce qu'elles se préparent à attaquer, et l'odorat leur sert de guide sûr. Elles flairent le sol comme des chiens de chasse cherchant la piste du gibier, et, quand elles l'ont trouvée, elles s'avancent avec impétuosité, entraînant toute la colonne sur leurs pas.

"Les plus petits corps d'armée que j'ai observés se composaient pour le moins de quelques centaines d'individus ; mais j'en ai vu aussi d'autres quatre fois plus nombreux. Les Fourmis forment



Combat de fourmis

alors des colonnes de cinq verges de long et de deux verges de large.

"Après une marche qui dure quelquefois une heure entière, voici la colonne arrivée au nid de l'espèce esclave.

"La "Formica rufibarbis", la plus forte de toutes, oppose en vain une résistance sérieuse, les Amazones forcent facilement l'entrée du nid. Qu'y a-t-il dans la fourmilière ? Des ouvrières en grand nombre, des larves et des nymphes ; ces dernières sont destinées à se transformer en ouvrières."

Qu'est-ce que viennent chercher les Amazones ? Vont-elles prendre à bras-le-corps les ouvrières et les emporter ? Que nenni. Les ouvrières adultes



Le transport des larves

ont trop d'intelligence pour rester dans une demeure qu'elles savent étrangère. Ce qu'elles veulent, ce sont les larves et les nymphes, qui n'ont pas conscience encore de leur propre existence. Mais les choses ne vont pas se passer sans que les légitimes propriétaires de ces larves opposent une vive résistance ; un véritable combat va s'engager entre les assaillants et les assiégés. Les Amazones pénètrent dans la place.

"Elles reparaissent, ajoute Lespès, au bout d'un moment, tandis qu'en même temps les assiégés surgissent en masse.

"Ce sont les larves et les nymphes qui sont l'objet principal du conflit. Les Amazones cherchent à les enlever, et les autres essayent de les dérober à leurs poursuites, ou du moins d'en sauver le plus grand nombre possible.

"Pour cela, sachant parfaitement que les Amazones ne grimpent point, elles gagnent avant tout, avec leur précieuse charge, les plantes et les buissons du voisinage, où elles sont à l'abri de leurs atteintes. Puis elles se mettent à poursuivre les ravisseurs, s'efforçant à leur tour de leur enlever le plus de butin possible."

Mais les Amazones, plus agiles, déguerpissent au plus vite. D'abord harcelées par les Fourmis barberousses, elles ne tardent pas à les distancer et à se mettre hors de leurs atteintes, emportant dans leurs mandibules la progéniture de leurs victimes. Elles reviennent ainsi en colonne serrée et suivant exactement le chemin qu'elles ont pris pour venir, guidées en cela par l'odorat. Arrivées dans leurs foyers, elles abandonnent leur butin aux esclaves déjà existantes, et, à partir de ce moment, ne s'en préoccupent plus.

Aussitôt les esclaves emportent les larves et les nymphes dans les chambres d'habitation, les nettoient, leur donnent à manger, en un mot les dorlotent comme une mère le ferait pour son enfant. Sous ces soins affectueux, les nymphes ne tardent pas à éclore, ne se souvenant plus des terribles péripéties de leur jeunesse. Nées dans le nid des Amazones, elles prennent celles-ci pour leurs mères, et, comme le devoir l'exige, elles vont prendre de leurs ravisseurs un soin tout particulier, et vraiment celles-ci en ont bien besoin. Ces fameux guerriers, si courageux qu'on leur a donné le nom d'Amazones par analogie avec ces femmes de l'antiquité, qui combattaient l'ennemi avec une hardiesse pareille à celle des Amazones modernes du Dahomey, ces spoliateurs si ardents à la curée vont maintenant s'endormir dans les délices de Capoue ; ils vont devenir incapables de se remuer ni même de se nourrir. Les esclaves changent en quelque sorte de rôle : ils deviennent en somme les maîtres du lieu, tenant absolument leurs maîtres sous leur dépendance. Et s'il se trouvait un être qui pût révéler aux Fourmis barberousses leur naissance, celles-ci ne tarderaient pas à anéantir complètement ceux qu'elles croient leurs parents et qui ne sont que leurs maîtres.

Mais voilà, arrivera-t-on jamais à communiquer avec les bêtes ? Mystère !

L'ART DE SE FAIRE AIMER DE SON MARI

Une de mes lectrices m'adresse de sérieux reproches : "Pourquoi, madame, avez-vous traité l'art de se faire aimer de sa femme ? La belle difficulté, vraiment, pour un homme de gagner le coeur d'une femme qui n'a pensé qu'à son futur mari depuis son adolescence, et qui ne demande qu'à lui donner son coeur ; traitez donc : l'art de se faire aimer de son mari ; nous savons toutes que les époux sont grognons, blasés, capricieux, rebelles à l'attendrissement ; dites-nous s'il existe un moyen de se les attacher ?"

Mais, certainement, ce moyen existe, il est efficace et capable de fixer même l'époux rébarbatif que le sort paraît avoir dévolu à ma lectrice.

Beaucoup de jeunes femmes ont le tort de limiter à leur seule beauté et à leurs charmes toute la tiédeur attirante du nid ; c'est une illusion qui fausse leur ligne de conduite. Certainement, un mari prend plaisir à voir sa femme élégante, gracieuse, jolie ; mais il se base vite sur ces qualités de parade pour réclamer les vertus de la maîtresse de maison.

Pourquoi vous irriter de cette tendance ? Votre beauté, si éclatante soit-elle, ne peut prétendre à surpasser toutes les autres ; et si, par impossible, vous réalisez cet idéal, par le seul fait que vous demeurez semblable à vous-même, vous lui paraîtrez bientôt monotone. Une femme très coquette risquerait même d'irriter son mari, car un homme ne tolère pas longtemps le gaspillage d'argent ou de temps ; il lui suffit que sa femme soit propre, soignée, pour les heures de loisirs ou d'intimité.

Mais pour le courant ordinaire de la vie, il réclame surtout d'elle un soin minutieux et intelligent du ménage, de la cuisine, des enfants, des relations ; il la veut maîtresse de maison irréprochable, sans défaillance, sans nervosité, sans plainte. Car ce n'est pas assez pour un mari de posséder une épouse qui soit tour à tour ménagère habile ; femme du monde, mère dévouée, il aime à lui voir remplir sa tâche avec une humeur égale et un vaillant sourire.

Enfin, il a besoin d'être plus particulièrement l'objet de ses soins, il veut être la plus chère de ses occupations, et il est infiniment doux à son orgueil de "seigneur et maître" de sentir qu'il est le pivot autour duquel se déploie son activité. Il lui plaît d'être le centre de tous ses travaux ; il aime à constater que sa femme a toujours, comme but final de ses efforts, la pensée de lui être agréable ou de lui rendre service. Dans la matinée, elle se fait cuisinière pour satisfaire sa gourmandise ; à midi, elle est accueillante, aimable, elle le distrait, l'entoure de prévenances ; quand il part, elle brosse ses habits, refait le noeud de sa cravate, l'embrasse, lui souhaite bonne chance dans ses affaires.

J'entends d'avance ma lectrice se plaindre :

—Vraiment, madame, votre moyen est étrange ; je ne vois dans ce tableau qu'une femme exploitée par un égoïsme masculin ; croyez-vous qu'un mari ainsi entouré sera aimable, empressé, songera même de temps à autre à me rapporter un bouquet de violettes ?

—Pardonnez-moi, lui répondrai-je, vous m'avez demandé l'art de se faire aimer de son mari, je vous le donne infaillible ; maintenant, vous réclamez, je crois, l'art de se faire gâter par son mari ; celui-là est moins utile : tous les moyens que je pourrais vous citer sont transitoires et incertains ; d'ailleurs, cette science n'est pas nécessaire à votre bonheur.

"Votre mari vous aime profondément, voilà l'essentiel ; si son affection est mêlée d'une pointe d'égoïsme, tant mieux, elle n'en sera que plus durable. Qu'importe le bouquet de violettes qu'il oublie ! Si vous y tenez beaucoup, réclamez-le-lui gentiment ; ces attentions délicates supposent des subtilités de tendresse qu'on ne rencontre pas très souvent, même chez les meilleurs époux.

Un vieil employé de ministère se plaignait amèrement d'avoir été mis à la retraite.

—Je n'étais pourtant pas bien gênant ; je n'allais jamais à mon bureau !...

* * *

—A la bonne heure, père Mathieu, vous nettoyez vos étables...

—Dame ! faut bien faire de la place, pas vrai ? Voilà l'été qu'arrive : J'allons bientôt recevoir les messieurs de la ville !...

ÇA ET LÀ

ORIGINE DU MOT "ALLO"

Ce mot, employé quand on veut téléphoner, pour attirer l'attention de son correspondant, est originaire des Etats-Unis, comme le téléphone. Il est dérivé du mot anglais Hallo, qui signifie ho! ho ! terme énergique d'intempellation.

Beaucoup de personnes le croient tiré du mot : Allons ! déformé pour une plus grande sonorité. Cette explication, qui ne manque pas d'un semblant de logique, est, comme on le voit, complètement erronée.

LEON XIII ET LE CHIFFRE 4

Une constatation qui fera certainement réfléchir les gens superstitieux, c'est que le défunt pape semble avoir été voué au chiffre 4, vers la fin de sa vie.

En effet, c'est le 4 juillet qu'il tomba gravement malade. Il est mort 4 jour après qu'il l'avait prédit, à 4 heures 4 minutes.

Son nom de souverain pontife se divise en 4 lettres pour Léon et 4 lettres pour XIII, en caractères romains. Le total des chiffres arabes qui forment ce dernier nombre donne encore un total de 4.

DE L'UTILITE DE LA RICHESSE

On dit de Cornelius Vanderbilt que quelque temps avant sa mort il s'épanchait à un de ses amis en ces termes :

"Je ne vois pas l'utilité de tout cet argent que vous dites m'appartenir, je ne puis le manger. Je ne l'ai jamais vu, je ne l'ai jamais compté. Je ne puis me vêtir mieux que mon secrétaire privé ni manger autant que mon cocher. Je reste dans une grande maison de pension de serviteurs, suis ennuyé à mort par les mendiants, j'ai la dyspepsie, ne puis pas boire de champagne, et la plupart de mon argent est entre les mains d'autres personnes, qui s'en servent pour leur propre profit."

L'AMOUR CHEZ LES DIFFERENTS PEUPLES

Le Français a l'amour gai, spirituel et communicatif.

La Française a l'amour charmeur et inconstant.

L'Anglais a l'amour froid, précis.

L'Anglaise a l'amour romanesque, volage.

L'Italien a l'amour passionné, soupçonneux.

L'Italienne a l'amour brûlant.

L'Espagnol a l'amour franc et jaloux.

L'Espagnole a l'amour dévoué et volontaire.

L'Américain a l'amour hardi et pressé.

L'Américaine a l'amour tyrannique et capricieux.

Le Russe a l'amour mystérieux et fantasque.

La Russe a l'amour tout feu ! tout flammes ! tout cendres !

L'Allemand a l'amour lourd, naïf et crédule.

L'Allemande a l'amour sentimental et caressant.

Le Canadien a l'amour vertueux, honnête et profond.

La Canadienne a l'amour réservé, poétique et... inaltérable.

PETIT COQUET !



—Allons, au revoir, mon vieux, à demain...
—Ah ! non, demain, je ne peux pas sortir, je vais faire laver ma chemise ! ! !...

UNE RECETTE CONTRE LA GOUTTE

Comment se guérir des atteintes du fâcheux arthritisme, et de celles du rhumatisme ? Contre celui-ci, il y a bien un docteur autrichien qui préconise les piqûres d'abeilles ou de guêpes.

Voici un procédé recommandé par un Français du XVIIIe siècle, Etienne Coutet, qui ne manque ni de rime ni de raison :

Un quarteron d'indifférence,
Autant de résolution,
Dont vous ferez infusion
Avec le jus de patience.
Point de procès, force gaieté,
Deux onces de société,
Avec deux drachmes d'exercice,
Point de souci ni d'avarice.

Trois bons grains de dévotion,
Point de nouvelle opinion,
Vous mêlerez le tout ensemble,
Pour en prendre, si bon vous semble,
Autant le soir que le matin,
Avec un doigt de fort bon vin,
Et verrez que cette pratique
Au médecin fera la nique.

Ca vaut-il pas mieux que de se faire piquer par de sales insectes ?

LE TABAC

Le Dr Fisk est un savant américain qui s'occupe non seulement d'instruction, mais aussi de statistique. Or, il a voulu connaître l'influence du tabac sur le développement de l'intelligence. Il a



donc étudié de près ses élèves et il a découvert une chose curieuse. Dans deux classes réunies contenant ensemble cent élèves, il y en avait vingt-cinq qui s'étaient adonnés à la cigarette. Or, sur ces vingt-cinq élèves, deux seulement se plaçaient parmi les dix premiers de leur classe, les vingt-trois autres figuraient parmi les derniers. Il en avait conclu avec raison que le tabac, loin de favoriser le développement du cerveau, comme on l'a prétendu, lui est au contraire très nuisible. Après le Dr Fisk, d'autres savants ont procédé à une étude analogue, et tous ont confirmé les résultats obtenus par lui. On ne saurait donc trop engager les jeunes gens à considérer le tabac comme un ennemi qu'il faut éviter soigneusement.

HOROSCOPE

Août. — Ceux qui naissent dans ce mois sont d'un faible caractère et d'un tempérament sanguin ; ils ont un bon cœur et sont fidèles à leurs engagements. Ils aiment les plaisirs de l'amour, mais ils savent au besoin maîtriser leurs passions et ne se laissent jamais entraîner à rien de déshonorant. Les jeunes filles devront penser souvent à leur sainte patronne. Les années périlleuses de leur vie seront 26, 28, 52 et 65.

LE PUSH BALL

Vous avez dû voir jouer au foot-ball, ce jeu anglais si répandu chez nous. La partie se joue entre deux camps, avec une balle qu'on fait mouvoir à coups de pied. Celui des deux camps qui envoie la balle dans le camp ennemi a gagné la

partie. Voici maintenant qu'on a inventé un nouveau jeu, qui s'appelle le push-ball. Il ressemble entièrement au premier comme règles. La seule



différence consiste dans la balle, qui, au foot-ball, est petite, et qu'on a remplacée par un énorme ballon, comme on le voit dans notre gravure. Naturellement, ce n'est plus avec le pied seul qu'on peut mouvoir une masse aussi importante, aussi, est-il permis de l'empoigner comme on veut ou comme on peut. Le push-ball est déjà très connu en Angleterre. Il ne tardera sans doute pas à se jouer au Canada.

L'AGE DES PAPES

Voici un simple aperçu sur la longévité des papes, depuis que le saint-siège est à Rome :

Seize papes ont dépassé 80 ans. Le plus jeune de ces octogénaires a été Grégoire XVI, mort en 1836, à l'âge de 80 ans, 8 mois et 12 jours. Vient ensuite : Grégoire VII, Calixte II et Benoît XIII, qui atteignent tous trois 81 ans. Les papes Alexandre VIII et Pie VI moururent à 82 ans accomplis.

Quatre souverains pontifes ont dépassé 83 ans. Ce sont : Grégoire XIII, Innocent X, Benoît XIV et Pie VII. Paul III est mort à 84 ans, Clément XII et Pie IX ont atteint 85 ans.

Les deux papes qui, depuis 1878, ont atteint l'âge le plus avancé, sont Clément XII et Paul IV. Ce dernier, élu souverain pontife alors qu'il avait déjà 89 ans, occupa le trône pontifical jusqu'à l'âge de 93 ans. Dans la série qui précède 1378, on trouve un exemple de longévité plus surprenant encore : Grégoire IX, qui mourut presque centenaire en l'année 1241.

TROP DE FEMMES

Le bureau des statistiques du Massachusetts, Etats-Unis, vient d'établir que 88 pour 100 des femmes appartenant à la classe ouvrière de cet Etat sont célibataires. Fait également curieux, le nombre des divorces, dans l'Etat du Massachusetts, continue également à augmenter dans des proportions inquiétantes, un sur dix-huit, et neuf fois sur dix, il est demandé par les femmes. On attribue cet état de choses au grand nombre de femmes qui occupent des places et font des travaux auxquels se livrent les hommes dans d'autres Etats. On en conclut que la femme du Massachusetts, par son travail, étant capable de suffire à ses besoins, dédaigne le sexe laid et ne se soucie pas de prendre un maître.

Les chiffres suivants, pleins d'éloquence, donneront une idée approximative des différentes professions des femmes de cet Etat :

Il y a, au Massachusetts, 44 femmes cochers, camionneurs, etc., 727 femmes employées au téléphone et au téléphone, 5 femmes bouchers, 55 femmes barbiers, 7 femmes maçons, 10 femmes tailleurs de pierres, 245 femmes travaillant chez les photographes, 8 femmes mécaniciens, 5 femmes chauffeurs, et 20,000 couturières, modistes, etc.

A ces chiffres, il faut ajouter 100,000 femmes travaillant dans les fabriques et 79,000 domestiques dans les hôtels ou maisons particulières.

UN ARBRE SANS FEUILLES

Plusieurs îles de l'Océanie possèdent un arbre fort curieux. Il atteint 33 pieds de hauteur. Du sommet retombent régulièrement de longues branches flexibles qui lui donnent une forme de parasol. On ne voit ni bourgeon ni feuille sur cet arbre extraordinaire. C'est un squelette vivant. La sève a des propriétés médicinales. Son bois, employé comme combustible, ne dégage aucune chaleur.

COMMENT SE FABRIQUE UN CANON

Les travaux de divers ordres, grâce auxquels on arrive à établir les monstrueux canons employés par les armées modernes, nécessitent des installations très puissantes, des machines outils d'une perfection et d'une précision extraordinaires et un personnel d'élite rompu aux opérations les plus délicates.

Les anciens canons à âme lisse, lançant des boulets ronds en fonte, avaient peu de portée et une très faible puissance de pénétration ; il fallait un très grand nombre de projectiles tirés à courte distance pour démolir les murailles en bois des navires et un plus grand nombre encore pour ouvrir une brèche dans des remparts de terre ou de maçonnerie.

Vers 1858, deux perfectionnements importants furent apportés à la fabrication des bouches à feu : le frettage et la rayure de l'âme. Le canon rayé permettait de lancer un projectile cylindro-ogival deux fois plus lourd que le boulet rond de même calibre, ayant une plus grande portée et, grâce à sa forme favorable, une puissance de pénétration bien plus considérable.

Néanmoins, cette première artillerie rayée n'était pas encore bien redoutable, car elle se montra inefficace en présence du navire cuirassé quand, vers 1860, celui-ci fit son apparition. Une pièce de 30 et même une pièce de 50 (calibre de 19 centimètres) rayées ne purent percer la cuirasse en fer forgé, épaisse de 11 centimètres, de la "Gloire", le premier cuirassé de la flotte française. Bientôt, il est vrai, Withworth, en Angleterre, fabriqua un canon de 70 dont le projectile, pesant un peu plus de 30 kilogrammes, perçait une muraille de 12 centimètres de fer ou de 45 centimètres de bois. C'est de cette époque que date le commencement de la lutte entre le canon et la cuirasse, lutte qui, après des alternatives diverses, se continue encore de nos jours.

En 1864, on perfectionna le mode de frettage, et, en 1866, le poids du projectile fut porté à trois fois celui du boulet rond. En 1870, le canon en fonte de la marine, déjà fretté en acier, reçut un "tubage" de même métal, c'est-à-dire qu'on y introduisit, pour constituer l'âme, un tube en acier martelé dur et résistant. Le projectile fut à percement complet et à obturation ; ses qualités de portée, de justesse et de pénétration s'accrurent notablement. La poudre employée fut à gros grains et dite à "combustion lente". Vers cette époque, l'acier se substitua à la fonte comme métal à canon pour les pièces de l'artillerie navale.

En 1874, le bronze fut définitivement abandonné comme métal à canon de l'artillerie de terre, et l'acier adopté. Treuille de Beaulieu, qui a, le premier, proposé le canon d'acier, en a fait ainsi ressortir les avantages. L'acier jouit d'une élasticité qui lui permet de supporter, sans déformation permanente, l'effet des énormes pressions développées par les gaz provenant de la déflagration de la poudre. La charge, dite de rupture (celle qui fait éclater le canon), est d'ailleurs plus considérable que celle qui correspond à la limite d'élasticité, d'où il suit que l'emploi de l'acier offre au praticien des garanties spéciales de sécurité. Ce métal le met à l'abri de tout accident, puisqu'avant d'atteindre sa limite de résistance à la rupture, il peut emmagasiner par voie de déformation une grande quantité de travail. D'autre part, des notables allongements que prend l'acier, alors qu'il est soumis à des efforts supérieurs à sa limite d'élasticité, il advient que toute pression anormale se manifeste d'abord dans la bouche à feu par des traces de fatigue sensibles, telles que l'agrandissement des chambres. On est ainsi, à temps, prévenu du fait d'un danger immédiat, et dès lors, on peut le conjurer.

L'acier jouit d'une force remarquable de résistance au choc qui lui permet de supporter, sans fléchir, les efforts du heurt provenant de la brusque détente des gaz de la poudre. Il se caractérise enfin par une dureté considérable, laquelle empêche l'âme des bouches à feu de s'user trop rapidement sous l'action du frottement des projectiles qu'elles lancent.

Le frettage double la force de résistance de l'a-

acier. Si, en effet, le canon était fait d'un seul bloc, l'énorme pression du gaz de la poudre dilaterait la couche avoisinant l'âme au delà de la limite d'élasticité du métal avant que les couches extérieures puissent entrer en jeu et prêter l'appui de leur résistance. C'est pour obvier à cette mauvaise répartition de l'effort que les canons actuels sont constitués par une série d'anneaux ou tubes de métal, cylindriques et concentriques, dont chacun, introduit à forcément sur celui qui lui est immédiatement intérieur, maintient ce dernier dans un état de compression initiale. Dans un ensemble pareil, il est évident qu'au départ du coup, le choc produit par la déflagration sera senti et supporté par chaque anneau ou "frette" et que toutes les molécules du métal, de l'âme de la pièce à sa surface extérieure, concourent au travail utile de la résistance. L'énergie de la pièce dépendra alors du degré de compression initiale et de l'effort de tension que pourront supporter les différentes pièces du système, et ces conditions dépendent à leur tour de l'élasticité du métal employé. C'est, comme on l'a dit plus haut, l'acier qui possède au plus haut point les qualités d'élasticité. Le canon en acier fretté permet donc l'emploi de charges plus puissantes lançant avec une vitesse considérable des obus pesant quatre à cinq fois le poids du boulet rond employé jadis.

En 1884, on fretta le canon jusqu'à la bouche, et sa longueur, qui n'était que de vingt à trente fois son calibre, atteignit quarante et cinquante fois le calibre ; il fut alors construit pour l'emploi des nouvelles poudres brunes prismatiques qui permettaient d'abaisser les pressions que les parois de la pièce avaient à supporter, tout en augmentant la vitesse du projectile.

L'invention des poudres sans fumée à grande

en se vissant sur l'autre, d'un rang de frettes cylindriques renforçant le manchon arrière et d'une rangée de huit frettes tronçonniques renforçant le manchon avant et la volée du canon.

La construction proprement dite d'un canon de ce genre comprend : 1^o la fabrication des éléments (tube, manchons, frettes, culasse) ; 2^o l'"usinage", c'est-à-dire le travail de finissage exécuté sur chaque élément pour l'amener aux dimensions voulues ; 3^o la mise en place des éléments ou "frettage" ; 4^o la rayure de l'âme et le montage de la culasse.

La première opération est la fabrication du tube. Le lingot, sortant des aciéries où il a été comprimé à l'état fluide, à la presse de dix mille tonnes, afin de donner une plus grande ténacité au métal, est débarrassé du sable, provenant du moule dans lequel il a été fondu, qui couvre sa surface et conduit à la forge pour y subir un premier forgeage destiné à donner au métal les qualités de cohésion et d'homogénéité que le lingot coulé ne présente pas à un égal degré de la surface au cœur. On l'introduit dans un four à réchauffer, puis on l'en extrait lorsqu'il a acquis la température convenable, et on le porte sous la presse à forger pour subir l'opération du "martelage" ou "étrépage", à la suite de laquelle la pièce affecte une section octogonale. Au cours d'une seconde opération nommée "étampage", comportant plusieurs "chaudes" ou réchauffages successifs, la pièce étirée reçoit la forme définitive qu'elle doit présenter avant d'être mise sur le tour pour y être dégrossie. On a eu soin, entre temps, de faire tomber les extrémités du lingot, généralement peu saines, et, pour redonner au métal une homogénéité que les chaudes successives, subies en cours d'étampage, ont pu diminuer en partie, on "recuit" la pièce en la portant au rouge cerise ; on en assure le refroidissement régulier et progressif.

La pièce est ensuite dégrossie, c'est-à-dire tournée et forée "brute de forge" pour être amenée à des dimensions voisines des chiffres définitifs ; puis elle est "trempée" en vue de donner au métal le degré de dureté voulu. Pour procéder à la trempe, on suspend la pièce à l'intérieur d'un four vertical, et, afin de la chauffer régulièrement, on lui imprime simultanément un mouvement de rotation autour de son axe et de translation dans le sens de cet axe. Au moment précis où l'on veut d'atteindre la température voulue, la porte du four s'ouvre et le tube est rapidement plongé dans un puits contenant de l'huile.

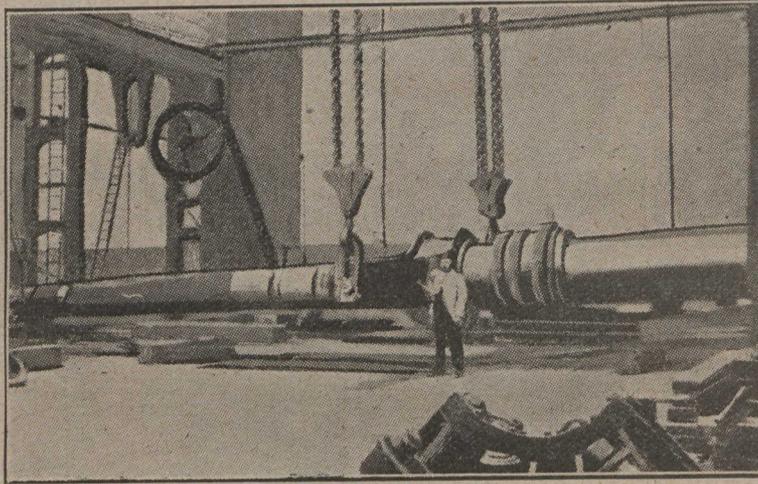
Malgré les précautions prises, il peut se faire que la chaude donnée avant la trempe ne soit pas absolument régulière. Il faut alors faire subir à la pièce un nouveau recuit.

Afin de se rendre compte à chaque instant de la marche des opérations et de la qualité de l'acier, on prélève sur l'extrémité de la pièce des rondelles de métal que l'on fractionne sous forme de "barreaux d'essai", formant ainsi des sortes d'"épreuves" que l'on soumet à des efforts de traction, de choc et de ployage pour vérifier si l'acier possède bien toutes les qualités voulues en raison de l'emploi auquel il est destiné. Quand la pièce a été trempée et reconnue de bonne qualité dans toutes ses parties, elle est prête à être "usinée".

Lorsque tous les "éléments" de fabrication sont terminés et vérifiés exempts de défauts, on procède à l'"usinage". Le tube, mis sur la terre, est tourné à ses dimensions définitives, puis les manchons et frettes du premier rang aux dimensions définitives intérieures correspondantes, et l'on procède au "frettage".

La pièce munie de ses frettes est mise une dernière fois sur le tour pour subir un tournage définitif, qui fait disparaître les inégalités de la surface. Son exécution est enfin terminée par le "chambrage" ou élasage de la partie arrière intérieure du canon (la chambre) où se place la charge de poudre. Vient enfin le rayage de l'âme, qui s'exécute automatiquement sur le tour.

Telle est, en résumé, la suite des opérations concernant la fabrication d'un canon de gros calibre, qui s'exécutent dans les usines du Creusot, et dont une étude approfondie comporterait des développements considérables sortant du cadre de cet article.



LA TREMPÉ.— Cette opération capitale s'effectue dans un bain d'huile. On aperçoit au pied de l'ouvrier l'ouverture du puits à huile. Il faut d'abord procéder au levage de la pièce, et notre photographie montre les préliminaires de ce travail.

puissance explosive, l'allongement des canons (il y a des canons Schneider-Canet de 12 centimètres qui ont jusqu'à 80 calibres de longueur, c'est-à-dire 9m,60), les progrès de la métallurgie qui ont permis de fabriquer des aciers extrêmement résistants, ont augmenté dans de fortes proportions la puissance des canons modernes, et l'on a assisté, au cours de ces dernières années, à une lutte entre tous les constructeurs pour arriver à produire les pièces ayant la plus grande portée ou la plus grande puissance de pénétration. Mais la construction d'une bouche à feu, qui était une opération fort simple jadis, est devenue longue, difficile, compliquée et très onéreuse ; elle exige, en outre, la mise en oeuvre d'un outillage extrêmement puissant, et elle ne peut, par conséquent, s'exécuter que dans les grandes usines. On en jugera par la description, aussi résumée que possible, que nous allons en donner, en prenant pour type le canon de 32, fabriqué au Creusot, que représente la photographie qui accompagne cet article.

Disons d'abord qu'un canon de ce calibre, qui pèse 66 tonnes et est lancé, sur une charge de poudre de 220 kilogrammes, un projectile de 450 kilogrammes à la distance de 18 kilomètres, se compose essentiellement d'un tube intérieur qui règne sur toute la longueur de la pièce, de deux manchons à épaulements placés l'un sur la partie arrière du tube, l'autre sur le commencement de la volée, en avant du premier, d'une frette, dite "frette-agrafe", placée sur les deux manchons et qui en assure la jonction en s'agrafant sur l'un et

POUR NOS LECTRICES

ÉCHOS DE LA MODE

La toile antique blanche s'emploie non seulement en toilettes complètes et en chemisettes, mais elle sert à la confection d'empièchements, de parements, de revers, de plastrons, agrémentés de broderies, de fantaisies diverses. Une très jolie façon de rafraîchir une robe de foulard consiste à l'agrémenter d'un empiècement en toile antique blanche, s'allongeant en épaulettes au haut des épaules. Sur cet empiècement, on appliquera des pastilles découpées en velours ou en satin, rappelant une des couleurs dominantes. Supposons que la robe soit en foulard rouge à pois blancs; les pastilles (largeur d'une pièce de vingt-cinq cents) seront en velours cerise, recouvrant une autre pastille en satin rosé, dépassant d'un tiers la pastille de velours; ces pastilles seront fixées au tissu à l'aide de larges points en cordonnet blanc et rouge, disposés en étoiles, en feston, en points croisés. On pourra, avec ces pastilles, composer des grappes de raisin, en groupant les ronds de façon à rappeler la disposition des baies; un mince velours noir, prune, bois, rappellera le mouvement de la tige. Un des côtés de la pastille sera fixé, l'autre laissé libre.

Il semblerait qu'on ne puisse plus rien inventer,

et pourtant, on trouve toujours. Succès, tout au moins d'originalité, pour les capelines en tulle rose ou ivoire recouvertes à la manière de celles que portent les enfants, de volants de mousseline de soie rose ou ivoire, selon le cas, volants superposés qui retombent l'un au-dessus de l'autre tout autour du bord et du chapeau. Ces volants si flous garnissent très bien, la piume amazone est de trop, un petit bouquet de fleurs sur le côté est plus que suffisant.

Un des principaux facteurs du costume féminin à l'époque actuelle est le transparent de soie porté sous les créations de gaze. Il doit être aussi soigneusement exécuté que la robe elle-même, afin de produire l'effet voulu. Une robe de mousseline rose pâle était charmante parsemée de fleurs blanches et noires. La jupe, très ample, était composée d'une série de bouffants francs au milieu et répétée dans un empiècement de hanches, tandis que la même garniture prête un contour pointu à l'empiècement de dentelle se prolongant jusqu'au sommet des manches. Un col de dentelle sans doublure et raidi par la baleine est un des traits distinctifs de ce charmant costume.

Un congrès scientifique, siégeant dernièrement à Londres, a discuté le costume féminin. Les membres ont été d'avis unanime que les jupes

longues sont dangereuses pour la santé. Le Dr Cassagrandi a démontré d'une façon frappante les inconvénients et les dangers de ce vêtement. Il envoya se promener dans les rues un certain nombre de dames portant des jupes longues traînantes, et il leur prescrivit de revenir au bout d'une heure. A leur entrée, on soumit à un examen microscopique les vêtements réputés dangereux, et sur chacune des jupes, le Dr Cassagrandi découvrit des colonies entières de microbes et de bacilles. Les germes de l'influenza, de la tuberculose et de la fièvre typhoïde, tels sont les maux que les mères sans souci rapportent à la maison, au berceau de leurs enfants, après une heure de promenade. Après ces déclarations alarmantes du Dr Cassagrandi, les hygiénistes présents au congrès ont condamné par acclamation le port des jupes longues.

LAURENTIENNE.

LA VILLÉGIATURE

Chaque année, à cette même époque, se pose la grosse question des villégiatures. Rien de plus simple à envisager que ce déplacement quand on possède un beau château, entouré de parterres à l'anglaise ou à la française, d'un parc ombreux et de forêts giboyeuses. Mais quand on n'a pas le château en question, que la vie d'hôtel paraît maussade, rien de plus simple non plus que de s'installer dans une maison modeste, louée ou achetée, dans laquelle on transportera quelque chose de ses habitudes...

Par habitudes, j'entends ici, non ce mouvement un peu mécanique consistant à faire telle chose à un moment donné, mais plutôt le confort auquel



1 et 2, BLANCHETTE. Robe en linon et broderie anglaise, de forme blouse, avec volant plissé. Corsage-blouse plissé surmonté d'un empiècement brodé. Manches-blouse à poignet. Ceinture en lousine. Mat. : 2 verges 6-10 de volant brodé, 2 verges 6-10 de linon uni. — 3 et 4, ROSINE. Robe en coutil blanc. Jupe en forme. Blouse marine avec col marin orné de broderie anglaise. Ceinture de ruban nouée derrière. — 5 et 6, ELVIRE. Robe en voile cerise. Jupe et corsage plissés à plis accordéon. Grand col en linon brodé. Ceinture de cuir. — 7 et 8, PAULETTE. Robe en voile blanc. Jupe en forme garnie d'un entre-deux d'Irlande. Col garni d'entre-deux et de dentelle de Venise. Manches bouffantes à poignet. Ceinture de soie souple.

nous sommes habituées et qui forme l'essence même de notre vie. J'entends aussi notre entourage habituel de meubles, d'objets préférés, qui nous font retrouver notre "home", partout où se retrouvent ceux-ci.

Et la mode, dont nous sommes tous un peu les esclaves, de bon gré ou à contre-cœur, vient très obligeamment à notre aide en nous imposant pour ainsi dire ces meubles blancs, si jolis, en tous les cas si frais et agréables à l'œil. Entourées de meubles laqués, jolis, choisis par vous, combien vous vous retrouverez près de ce joli nid montréalais, que vous quittez avec à peine l'ombre d'un regret; mais que vous retrouverez avec joie, sinon avec enthousiasme, en automne.

Déjà et même très spécialement, on garnissait les chambres de jeunes filles de meubles en bois blanc, que celles-ci, en matière de passe-temps, prenaient la peine de laquer elles-mêmes, avec ce vernis joli, glacé en même temps que bon marché, que l'on trouve un peu dans tous les magasins. Comme mobilier de campagne, il est tout indiqué. A la campagne, tout doit être rustique. Salon en bambou laqué blanc, rose, vert ou bleu; les canapés canés rendus moelleux, par des coussins en soie molle tissée de grandes fleurs et encadrés de hauts volants; les fauteuils également canés au-

ront un coussin sur le siège, un autre sur le dossier, attaché de jolis rubans de soie.

Les chaises auront également un coussin; mais il différera de celui des fauteuils tant par ses dimensions que par sa couleur; sur les tables, les guéridons, de petits tapis en étamine ajourée et brodée — travail qui résume parfois l'effort de vos jolis doigts pendant les longues soirées d'hiver passées au coin du feu, — des vases, qui n'ont rien ni du Sèvres, ni du Saxe, garnis (et richement) de fleurs, posés un peu partout avec des cadres photographiques en abondance sur la cheminée et tous les meubles susceptibles d'en supporter. Les moquettes par terre sont bien inutiles, un joli parquet bien brillant suffira parfaitement pour entretenir le sentiment de bien-être et de fraîcheur.

Quelques livres, un piano, votre musique préférée, des rideaux de mousseline aux fenêtres, vous constitueront un joli salon, différent, il est vrai, de votre capitonnage montréalais; mais par cela même plus agréable. Maniez-vous facilement le pinceau ou le crayon, chères lectrices, vous aurez plaisir à prendre des vues au cours de vos différentes promenades, dont vous couvrirez la nudité champêtre des murs. Ces petits détails vous rendront très agréable votre villégiature.

LA CUISINE ILLUSTRÉE

PECHES EN CASSEROLE. — Plongez des pêches dans de l'eau bouillante; enlevez et plongez dans de l'eau froide; enlevez les peaux; mettez les fruits dans un plat de grès; ajoutez un verre à vin de cognac, le jus d'un citron, un morceau de cannelle, une tasse de sucre; coupez et faites cuire au four environ 2 minutes; lorsque les pêches sont



refroidies, posez-les sur du sponge-cake; placez des amandes salées dans chaque pêche; renversez le jus par-dessus. Servez avec de la crème.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

JOUETS EN FEUILLES DE ROSE

(Suite et fin)

Nous n'avons pas assez de roses pour faire une pluie, comme à l'époque d'un empereur romain, lorsque celui-ci ordonna qu'on fit tomber du plafond sur ses convives des milliers de roses, mais nous avons assez de pétales pour former de jolis dessins. Vous n'aurez besoin ni de couleurs ni de pinceaux, car les roses seront des couleurs et vos dix doigts, les pinceaux. Il faut donc prendre les couleurs, telles que vous les trouverez et procéder de la manière suivante. Placez deux pétales de rose crème sur du papier blanc posé sur une surface plate (fig. 14), couvrez-les partiellement de deux pétales roses (fig. 15), déposez une tige dont les épines ont été retirées (fig. 16) ; ajoutez à la fleur un cinquième pétale, qui devrait être rose, et vous aurez peint une pensée (fig. 17). Coupez deux des feuilles vertes de la rose d'après la fig. 18, et placez-les comme si elles poussaient à des



Fig. 14.



Fig. 15.

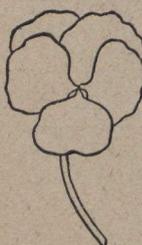


Fig. 17.



Fig. 18.



Fig. 19.



Fig. 20.

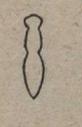


Fig. 21.

distances différentes aux côtés opposés de la tige (fig. 19). De la colle posée sur du papier où doit être fixé le centre de la fleur, tiendra les pétales en place, s'il est nécessaire, vous pourrez employer plus de colle à mesure que l'ouvrage avancera.

Les papillons de rose ne ressemblent guère aux vrais papillons, cependant, ils sont très jolis, et

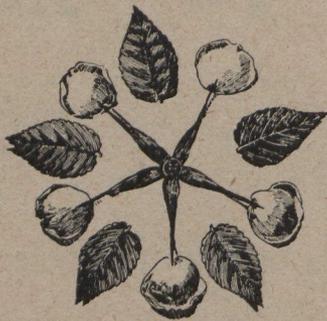


Fig. 22.

l'on peut facilement en peindre un. Disposez deux grands pétales de rose pour les ailes de devant (fig. 20) ; couvrez-en les bords inférieurs de deux pétales blancs plus petits, et faites le corps du papillon, avec une feuille verte découpée d'après la fig. 21. Collez le long du groupe de pétales, au milieu.

Les dessins de convention sont très faciles à faire. Prenez le calice d'une rose, coupez-en la partie inférieure et placez le calice à plat sur une feuille de papier blanc tout unie ; il ressemble à une étoile à cinq pointes. Dans chacune de ces dernières, glissez l'extrémité inférieure d'un pétale de rose, de n'importe quelle couleur voulue. Entre deux pétales de roses, collez une feuille verte (fig. 22). Enlevez ensuite l'étoile et mettez à sa place des pétales de rose, et vous aurez un autre dessin, plus joli encore, que le premier.

Altez les pétales rouge vif et les rouge foncé avec des pétales roses. Vous pourrez ainsi former une variété de dessins peints avec des roses.



Fig. 24.

Pour faire de jolies guirlandes avec des pétales de rose, épinglez-en plusieurs ensemble, en une longue rangée, avec des brins de balai (fig. 23). Vous pourrez tisser cependant des guirlandes plus solides. Employez à cet effet la fleur entière mêlée avec des boutons et des feuilles vertes.

LES RESSEMBLANCES

On proposa un jour, en forme d'énigme, les questions suivantes :

Quelle ressemblance y a-t-il

1. Entre une femme et une pendule ?
2. Entre le vin et l'espérance ?
3. Entre un avare et un vieux livre ?
4. Entre un oeil et un rocher ?
5. Entre un serpent et un apothicaire ?
6. Entre une étoile et une puce ?
7. Entre une ombre et un chien ?
8. Entre un miroir et un philosophe ?
9. Entre une courtisane et une chouette ?
10. Entre Dieu et un cercle ?

Réponses aux dites questions :

1. Elles se dérangent aussi facilement l'une que l'autre ; et les femmes sont entre elles comme les pendules, elles ne s'accordent jamais.
2. Ils raniment et soutiennent tous deux ; l'un le corps, l'autre l'âme.
3. Ils sont tous deux rongés ; l'un par les soucis, l'autre par les vers. Tous deux on les méprise, et tous deux gardent souvent des trésors cachés.
4. De l'un et de l'autre il peut jaillir de l'eau.
5. On leur tourne à tous deux le dos, et l'on craint presque autant les drogues de l'un que le venin de l'autre.
6. La nuit les favorisent tous deux.
7. Ils suivent tous celui à qui ils appartiennent.
8. Tous deux réfléchissent, tous deux répandent la lumière, tous deux apprennent à se connaître soi-même.
9. Tous deux pour se montrer attendent la nuit.
10. Ils n'ont tous deux ni commencement ni fin.

UN TRUC POUR JOUER AUX DOMINOS SANS CONNAITRE LE DE DE POSE

Les deux partenaires se faisant face ont le soin de se "toucher" les pieds, et lorsque l'un ou l'autre pose un domino, il n'a, pour faire connaître silencieusement à son camarade ce qu'il aura à son tour à poser, qu'à lui frapper légèrement l'un et l'autre pied avec les siens autant de fois que le comportera la valeur du domino, et suivant le cas où il aura à poser à droite ou à gauche. Ainsi, par exemple, je "renverse" au début double six ; pour que mon partenaire puisse savoir quel est le domino que je viens de poser, je le lui indique en lui imprimant sur chaque pied six légers coups ; de cette façon, il est évident qu'il est renseigné, et je suppose qu'il "renverse" à son tour six et cinq, qu'il m'indique en me tapoant six fois le pied droit et cinq la gauche, selon qu'il aura posé à droite ou à gauche. Je suis à mon tour fixé, et la partie continue de cette façon. Pour les blancs, inutile de dire qu'on s'abstient de remuer les pieds. Quand la partie est terminée, on retourne alors les dominos, et les spectateurs sont tout étonnés de voir que le jeu est parfaitement en règle.

ENIGME

Tortu, vilain, cornu, quand je sors lentement,
Des enfants et des sots je fais l'amusement ;
Je ne suis ni poisson, chair, ni fruit : mais sur table,
L'on me sert quelquefois comme un mets souhait-
[table.]

Dans la belle saison je porte mon château,
Dont pendant les frimas j'avais fait mon tombeau ;
Marchant sans pieds, grimant sans mains et sans
[échelle,

Je déclare à Pomone une guerre cruelle.
Je désole Bacchus : mais pour mon châtement
Sous la ruine enfin de mon propre édifice,
Je me vois accablé malencontreusement,
Par caprice ou hasard, ou vengeance, ou justice.

ANAGRAMME

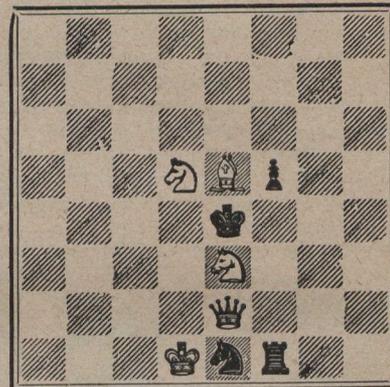
Dans les bureaux du journal
Mon premier est à sa place,
Et lorsqu'un abonné passe
Dans les bureaux du journal,
Il lui remet avec grâce
Mon second, point capital.
Dans les bureaux du journal
Mon premier est à sa place.

PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Samuel Loyd.

Lettre I

Noirs, 4 pièces

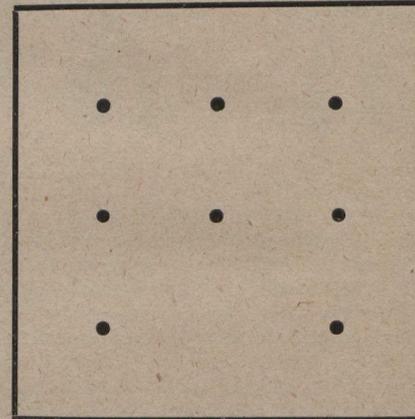


Blancs, 5 pièces

Les Blancs font mat en 4 coups.

PASSE-TEMPS

Il s'agit, dans le dessin que vous voyez, de tracer d'un seul coup, c'est-à-dire sans lever la plume, quatre lignes droites, de façon que les huit



points représentés se trouvent tous isolés les uns des autres.

Les quatre lignes doivent toutes arriver jusqu'au cadre, mais ne pas le dépasser.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 68

Charade. — Missel.

Logogriphe. — Bismarck. — Briska. — Kamis.

— Marc. — Bar. — As.

Problème de Dames. —

Blancs	Noirs
1 à 7	6 à 17
55 49	43 56
34 28	23 34
47 41	36 47
53 27	42 66
70 63	57 59
31 25	20 44
7 20	14 38
27 5	38 27
5 72	

prend 7 et gagne

PAGE DE SAINT NICOLAS

DEUX CIGALES CHEZ LES FOURMIS

I

Le jour tombe. L'or du ciel s'atténue, se fond peu à peu. Dans la nuit commençante, une jeune voix murmure :

—Oh ! Boris, je n'en puis plus !... Laissez-moi m'étendre sous cet arbre et essayer de dormir pour oublier. Mes pieds sont meurtris et j'ai si faim !

—Courage, petite soeur. Encore un effort. Voici un village. Je vais jouer mon air le plus entraînant et toi le danser, le chanter même si tu le peux. Nous gagnerons peut-être un bon repas et un gîte pour cette froide nuit.

Boris, jeune moujik à la taille grêle, au beau visage intelligent, entoure de son bras la fillette exténuée, et, après avoir marché quelques minutes :

—Myriane, ma colombe, dit-il, ouvre les yeux. N'est-ce pas que la place est bonne ?... Vois ces deux izbas, les premières du village. Regarde surtout un peu plus loin, l'église où nos frères vont prier. Ceux qui adorent Dieu ne laisseront pas mourir, faute d'une bouchée de pain, deux de ses créatures.

—Dieu a partout des temples, sou- dire Myriane, et de combien de seuils on nous a chassés sans nous secourir !

—Ne sois pas injuste, petite âme. Tu sais quel accueil paternel nous avons reçu partout où régnait la joie. Mais nous venons de traverser des régions désolées par la famine. Ceux que nous implorions étaient presque aussi pauvres que nous. Observe combien l'aspect du pays a changé depuis hier. Vois ces récoltes qui ondulent jusqu'à l'horizon. Je crois bien qu'après avoir parcouru tant de step- pes stériles, nous sommes arrivés à la Terre noire, si féconde qu'on l'appelle le grenier de la Russie.

Myriane ouvre ses beaux yeux las, les promène autour d'elle et sourit :

—Oui, frère... Ils doivent être bons les gens de ce village. Aperçois-tu, en haut de cette longue perche, la lo- gette destinée aux sanonnets : les oiseaux qui portent bonheur ? Ceux qui préparent des nids aux oiselets ne sauraient être durs envers leurs semblables.

Déjà Boris, assis sur un banc, à la porte d'une des maisonnettes, pince de ses doigts agiles les cordes de la balalaïka, tandis que Myriane, es- quissant un pas gracieux, élève sa voix char- mante.

II

Voilà trois mois que Myriane et Boris sont or- phelins.

Le jeune homme, à peine guéri de longues fiè- vres, la fillette, bien jeune encore, étaient peu propres aux durs travaux des champs.

—Vous ferez de votre mieux, et nous vous aide- rons, leur ont dit les voisins, émus de pitié, mais si pauvres eux-mêmes !

Le frère et la soeur réfléchissent, hésitent et annoncent enfin leur intention d'aller chercher fortune au loin.

Boris, né artiste, est un peu grisé par les com- pliments que lui attire sa façon de jouer de la balalaïka.

Myriane, mainte fois félicitée pour son chant et pour sa grâce à exécuter les danses nationales, croit aussi pouvoir changer en gagne-pain ce joli passe-temps.

Malgré les hochements de tête inquiets des an- ciens du village, les jeunes téméraires vont prier une fois encore sur les tombes chéries et s'éloi- gnent, emportant pour toute fortune la balalaïka de Boris et le joli costume aux couleurs éclatan- tes de Myriane.

Tout d'abord, la vie nomade les ravit.

On est au printemps. A peine échappée au rige- de emprisonnement des glaces, la terre prend sa revanche et se couvre de verdure et de fleurs.

Le paysan russe est hospitalier et d'humeur joyeuse. Non content de bien accueillir les char- mantes cigales, il chante et danse avec elles. Les voyageurs trouvent à sa table la soupe aux choux fermentés et à la crème aigre dont ils raffolent ; le savoureux pain noir saupoudré de sel, parfois un rayon de miel doré et toujours un bon gobelet de kwas. Certains jours même, une poignée de kopecks tinte dans leur escarcelle.

Mais tout s'épuise : il faut aller de village en village, et, peu à peu, les artistes errants font con- naissance avec la disette aux dents longues.

Puis, voici qu'approche le terrible hiver. Vi- vront-ils jusque-là ?... En attendant, elle danse et chante, la pauvre Myriane, à demi-exténuée de faim et de fatigue, tandis que Boris l'accompagne sur le rustique instrument.

Les mélodieux accords produisent vite leur ef- fet. Dès les premières mesures, trois lutins sem- blent sortir de terre. C'est une jolie fillette aux longues tresses brunes, nouées de clairs rubans, et deux gamins à la mine espiègle, aux cheveux couleur de maïs. Ils tournent, leur mouchoir à la

DEUX SOLUTIONS



Que faire par un jour de pluie,
Pendant tout un après-midi,
Justement lorsque c'est jeudi ?
Que c'est long et que je m'ennuie !

Que faire par un jour de pluie ?
Faut-il pleurer quand c'est jeudi ?
Qu'on a tout son après-midi ?
Pas de danger que je m'ennuie !

main, autour de Myriane et suivent avec un goût inné le rythme de la danse.

Des spectateurs, c'est le salut pour les pauvres cigales, si dépourvues depuis que la bise est ve- nue ! Myriane ne sent plus la brûlure de ses pieds, Boris ses cruels tiraillements d'estomac, tant l'espoir les enivre. L'humble instrument trouve une voix harmonieuse ; la petite danseuse, en costume national, des poses pleines de grâce.

Mais, hélas ! avec le dernier point d'orgue, s'é- vanouissent les trois lutins. Le couple nomade se retrouve seul devant les izbas inhospitalières. Les yeux de Myriane se remplissent de larmes.

—Oh ! frère !... gémit-elle, en allant tomber dans les bras de son seul ami.

Des pleurs glissent également sur la figure hâve du jeune homme.

—Ne désespérons pas, ma colombe. Je vais aller frapper à cette porte, et peut-être...

—Non, mon frère. Ils ont entendu et restent bien chaudement dans leur logis clos. Ne leur donnons pas occasion d'être plus cruels encore... Mourons, puisque Dieu le veut !

—Ah ! chère petite âme, me pardonneras-tu ? C'est ma faute si nous avons si follement quitté notre village.

—Dieu l'a permis. Résignons-nous, et dormons afin de moins souffrir.

Le moujik essaie de se lever pour faire une der- nière tentative, mais ses yeux se voilent et il re- tombe, défaillant. Alors, attirant contre son épaule la brune tête de sa soeur :

—Dormons, dit-il.

De lentes minutes s'écoulent.

—Frère, dit tout à coup Myriane, est-ce que je rêve, cette délicieuse odeur de blini ? En man- gions-nous tous les ans, à pareil jour, de ces bei- gnets exquis, le triomphe de notre mère ! Sais-tu que nous sommes à la Saint-Vladimir, la fête du village ?

—Chut !... Endors-toi, mon enfant, soupire le jeune homme, navré.

Mais la fièvre rose les joues de Myriane et fait briller ses yeux.

—Oh ! Boris, reprend-elle avec volubilité, te souviens-tu du cantique que l'on chantait en chœur et dont j'arrangeais le second vers à ma façon de petite gourmande pour faire rire notre père ?

Et la fillette, presque délirante de faim, enton- ne d'une voix grêle, mais si pure, qu'elle semble monter jusqu'aux étoiles :

Saint Vladimir, grand convertisseur d'âmes,
Donne aux enfants du thé et des blini...

—Ah ! grand saint, Dieu nous a pris nos chers parents... tu es notre seul protecteur... C'est bien l'heure de m'exaucer... Je t'en supplie... Réponds ! O merveille ! La prière est entendue. Sur le seuil illuminé de l'izba voisine, n'est-ce pas Vladi- mir lui-même qui apparaît ?

—Entrez, mes amis, dit sa voix bienveillante. C'est fête chez nous. Pour la mieux célébrer vous nous ferez un peu de musique. Mais... à table, d'abord !...

Boris et Myriane ont reconnu, à ses habits, le prêtre du village. Ils suivent le bon pope, entraî- nés par les charmants lutins qui ne les ont quittés si vite tout à l'heure que pour aller intercéder pour eux. La grande salle de l'izba est confortable et gaie. Une lampe brille devant les saintes images, parmi lesquelles trône saint Vladimir en ses ornements impériaux. Sur la table, des piles de blini dorés, le samo- var étincelant, des plats de lapcha, de poisson et de viandes fumantes, au parfum savoureux. Les jeunes noma- des croient rêver, mais leur rêve de- vient bientôt une réalité succulente.

Saint Vladimir a bien fait les cho- ses ; mais aussi, de quelle joyeuse mu- sique on le régale au dessert !

Le pope, sa famille, ses amis, char- més et émus du talent et de l'infortu- ne des artistes voyageurs, n'ont plus qu'un désir : les garder. Ainsi que l'a deviné Boris, le village est riche. On est en pleine Terre noire, cette terre féconde qui rend au centuple le mou- dre grain qu'on lui confie.

De part et d'autre, la résolution est vite prise. Les orphelins sont adop- tés. Ils trouvent à la fois des amis excellents et un travail facile. Musi-

que, chants et danses sont réservés aux heures de délassement, et leur vaudront encore bien des bravos.

Et c'est ainsi que, grâce à la protection de saint Vladimir, deux folles cigales furent admises dans une tribu de sages fourmis.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPE

Pour les tout Petits

Former trente mots avec les six lettres du mot FRAISE.

ENIGME

Mon Un, formé de trois voyelles,
Qu'un noeud très étroit lie entre elles,
Se prononce en français, observez bien ce point,
Comme celle des cinq qui ne s'y trouve point.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 68

Charade. — Platane.
Métagramme. — Fable, — Sable. — Table. — Câble.

Logogriphe. — Mail — mil — mai — mi — me — mal — aime — ma — amie — ami — ail — Ali — Lia — âme — lie — lame — Lima — lime — aile — fle — Ai — aie — il — ale — la — laie — laf.

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

Tél. Bell Est 1736

Tél. March. 526

SEMAINE DU 17 AOUT

Nouveau drame romantique

Le Cadet de Gascogne

Voyez : La foire de St-Germain, les adieux de Marie Stuart, le duel sur la neige, comment meurt un Gascon.

PRIX. — Soirées: Parquet, 25c; Parterre, 50 cts et 40 cts; Galerie, 40 et 50 cts; Baignoires et Loges du haut, 60 cts; Loges de famille, 75 cts par siège. PRX—Matinées: Parquet, 10 cts; Parterre, 20 cts; Orchestre, 30 cts; Galerie, 25 cts; Baignoires, 40 cts; Loges du haut, 50 cts; Loges de famille, 60 cts par siège.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrus et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

SAVON
BABY'S OWN

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL

35—**—n-y

VARIETES

Soirée officielle. Entre fonctionnaires :

—Comment, vous êtes venu en redingote ?

—Ma foi, oui ! Pour ne pas me brouiller avec mon ministre, j'ai jeté le "frac" aux orties.

CONSEQUENCES FATALES

Un simple refroidissement peut avoir les plus tristes conséquences, si l'on n'a pas recours au BAUME RHUMAL pour combattre ses effets.

Réclamation d'un détenu anarchiste :

—Ils ont mis dans la cellule à côté un catholique qui s'obstine à faire des prières... ça me dérange, moi !

Authentique.

Chez un marchand de bric-à-brac du quartier de l'Odéon, au-dessous d'une vieille pendule :

"Pendule socialiste ne marchant que huit heures par jour."

Un bohème raconte à un ami qu'il a été sur le point de se marier, mais qu'il ne l'a pas fait.

—Qui a mis empêchement à ton mariage ?

—Le prénom de ma future.

—Tiens... pourquoi ça ?

—Elle me rappelait un peu trop mes créanciers.

—Allons donc !

—Oui, elle s'appelait... O...dette !

* * *

Les épouseurs :

—Alors, tu prends Mlle Mayeux ?

—Dame ! elle a le sac !

—Mais on la dit bossue.

—Des racontars !... Elle a une épaule superbe... l'autre est moins bien.

* * *

Une autre demoiselle questionnait ainsi celui qui allait être son mari :

—Si je tombais dans la Seine avec votre mère, que feriez-vous ?

—Si je ne pouvais vous sauver toutes les deux, je retirerais ma mère du danger, et j'irais mourir avec vous.

* * *

Deux dames font l'éloge de leur mari :

—Le mien est exquis, il se met du coton dans la bouche pour s'empêcher de ronfler.

—Et le mien, il est si bon que, quand je m'enrhume, afin que je ne me fatigue pas la poitrine, il tousse pour moi.

* * *

Un jour, Mme de Staël demandait à un jeune homme fort épris d'une de ses amies :

—Si nous tombions toutes les deux dans le lac, — on était à Coppet, au bord du lac de Genève, — laquelle, sauveriez-vous la première ?

—Oh ! madame, répondit le jeune homme, je suis sûr que vous nagez comme un ange.

* * *

Moins galant celui à qui sa fiancée disait :

—Si je deviens votre femme, seriez-vous capable de vous jeter dans le feu pour me sauver ?

—Pensez-vous que cela devienne nécessaire ?

—Admettons, reprit la jeune fille.

—En ce cas, mademoiselle, vous ferez bien d'épouser un pompier.

* * *

On avait défendu à Paul Deschanel, quand il était tout petit, de demander à table quoi que ce soit. La famille Deschanel, alors à Bruxelles, avait ce soir-là Victor Hugo à dîner.

Survient un gigot d'appétissant aspect, mais dont on oublie de donner sa part à petit Paul. Gravement, alors, l'enfant prend ostensiblement du sel à deux reprises.

—Pourquoi prends-tu tant de sel ? interroge Victor Hugo.

—C'est pour le gigot qu'on a oublié de me donner, répond gravement le petit Paul.

Chacun éclata de rire et l'oubli fut aussitôt réparé.

* * *

Le général Cambronne s'était retiré à Nantes. Un jour, dans un bal, une jeune et jolie femme complète de faire répéter au vieux héros, devant tout le monde, le mot qu'a immortalisé Victor Hugo.

Elle s'avance, entourée d'un essaim de beautés :

—Général, j'ai promis à ces dames que vous leur répétiez ce que vous avez répondu à Waterloo, lorsqu'un officier anglais vous a sommé de vous rendre.

—Mon Dieu, madame, je ne me rappelle pas bien ce que je lui ai dit, mais ce qui est certain, c'est qu'il m'a répondu :

"—Mange !"

* * *

Dans un pensionnat de petites filles, une gamine est en train de se désoler et pleure silencieusement dans un coin.

—Pourquoi es-tu si triste ? dit une maîtresse, cherchant à consoler l'enfant.

—Parce que Louise a dit que je

MAISON VALLIERES

Angle des rues Sainte-Catherine et Montcalm

VENTE SENSATIONNELLE FIN DE SAISON !
ET POPULAIRE DE . . .

GRAND RABAIS et prix d'attraction extraordinaires. Hautes nouveautés, modes élégantes, confections artistiques.—Jugez un peu des valeurs suivantes pour le mois d'août.

Blouses en soie	\$2.79	Blouses avec broderie	1.29
Jupes de couleur	1.29	Jupons en satin	69
Jupes alpaga	1.99	manteaux avec soie	6.00
Jupes en laine	3 25	Wrappers en couleurs	79
Jupes garnies	2.99	Chapeaux	25
Blouses blanches	35	Tulle, la verge	10
Satin couleurs variées	15	Dentelle Valencienne, la verge	5
Guingan fantaisie	25	Broderie de linon, la verge	5
Blouses en mousseline	1.00	Rubans taffetas soie et satin	25
Blouses de couleurs	50	Etoffes à robes	35

VIN DES
GARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

DEPLACEMENTS ET VILLEGIATURES



Montréal est insupportable en été, nous partons pour les montagnes.

—Où allez-vous ?

—En haut des Laurentides.

—Parfait !... mais ne craignez-vous pas l'air vif des hauteurs ?

—Oh ! nous n'y allons pas directement... On va s'entraîner d'abord.

ne savais pas mon histoire de France...

—Et pourquoi l'a-t-elle dit ?

—Parce que j'ai dit d'ouvrir le livre à la page qu'elle voudrait et de me questionner, et que je saurais répondre...

—Eh bien ! que t'a-t-elle demandé ?

—Elle m'a demandé la dernière ligne de la page.

—Et que disait cette ligne ?

—"Qu'arriva-t-il ensuite ?..."

FUTUR BEAU-PERE



—Les renseignements fournis sur vous, mon cher monsieur, ne sont pas tous favorables... Il paraît que vous êtes joueur... vous perdez volontiers quelques centaines de louis en une soirée...
—On vous a trompé, monsieur ; je vous jure que si j'ai quelquefois perdu cent louis, ce n'a jamais été "volontiers".

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a au Manitoba 40,000 acres de terres affectés seulement à la culture du lin.

—Il y a en réserve dans les voûtes du gouvernement américain, une somme de \$403,000,000 de papier monnaie.

—La richesse totale de tous les Etats-Unis, en 1903, a été estimée au chiffre presque incroyable de 100 milliards de piastres.

—On écrit de Roberval que les récoltes, cette année, dans la région du lac Saint-Jean, sont magnifiques et promettent un rendement extraordinaire.

—La dette publique de la France, qui est de 33 milliards de francs, soit 6 milliards soixante millions de piastres, représente \$200,000 par tête d'habitant ; or, en Australie, la dette publique se monte déjà à \$290.00 par tête.

—Le meilleur remède pour le "coup de soleil" est d'appliquer sur la partie douloureuse des emplâtres composés de farine d'amydon (corn starch), délayée dans l'eau, ou bien encore de saindoux ou de beurre non salé. On signale aussi un remède populaire qui consiste à appliquer un mélange de farine de seigle, d'olive et de teinture de benjoin.

—On sait déjà que la "linotype" est une machine typographique extraordinaire. On vient de faire mieux encore. M. d'Arsonval vient de présenter à l'Académie des Sciences de Paris, une nouvelle machine du genre télétypographe, qui permet à un compositeur typographe d'actionner simultanément une dizaine de machines installées respectivement en différents endroits ou différentes villes.

—L'énorme population de Londres (environ 6 millions d'habitants)

croît sans cesse. Il faut chaque année 100,000 mètres carrés pour enterrer les morts de l'immense ville.

—Le Pérou, Amérique du Sud, est le pays qui contient les gisements minéraux les plus riches du monde. Il y a 2,500 mines en opération et 70,000 mineurs.

LE SEUL MOYEN

Combattre la toux avec le BAUME RHUMAL est le seul moyen de guérir rapidement les affections de la gorge et de la poitrine, qui provoquent la toux.

—La Compagnie d'exposition d'Ottawa offre \$14,000 de prix cette année, à tous les exposants, spécialement pour l'agriculture et l'élevage.

—La fabrication du papier entraîne annuellement la consommation de 20 millions de piastres de charbon.

—On annonce que la récolte du tabac au Canada, cette année sera très abondante, malgré que l'on ait déjà publié des nouvelles du contraire. On a transplanté une immense quantité de tabac depuis les derniers jours du mois de juillet.

—Le marché le plus important pour les fourrures de la Sibérie est situé à Irbit, à 1,000 milles à l'est de Moscou, et 150 milles à l'ouest des monts Ourals. Les foires à Irbit ont lieu en février, et celles de Nijni-Nongorod, en juillet et août.

—C'est le Canada qui exporte annuellement le plus de fromage à la Grande-Bretagne, parmi les pays étrangers, en comptant les Etats-Unis, la Hollande, l'Australie, la France et autres pays. Les exportations de fromage canadien ont été de 1,511,872 quintaux en 1900 ; de 1,547,739 en 1901, et de 1,709,566 en 1902. On doit organiser le service d'un nouveau steamer entre Boston, Mass., et Saint-Jean de Terre-Neuve, lequel arrêtera à plusieurs endroits intermédiaires.

\$5,000.00 POUR \$1.00

Voulez-vous placer avantageusement votre argent ? Achetez nos obligations à primes qui se vendent \$1.00 chacune, rapportent 4% d'intérêt payable semi-annuellement et sont remboursables au pair. Chaque porteur d'obligation prend part à 12 distributions de 344 primes le 15 de chaque mois, réparties comme suit :

1 de \$5,000.00	\$5,000.00
1 2,000.00	2,000.00
1 1,000.00	1,000.00
1 500.00	500.00
10 100.00	1,000.00
10 50.00	500.00
20 25.00	50.00
100 10.00	1,000.00
200 5.00	1,000.00
344 Obligations	\$12,500.00

Ces obligations sont garanties sur première hypothèque.

Nous prêtons aussi de l'argent pour achat d'immeubles ou amortissement d'hypothèques. Vous nous remboursez par petits montants mensuels absolument sans intérêt. Nous acceptons des dépôts et payons 6 p.c. d'intérêt composé. Nous sommes prêts à vous fournir toutes les explications voulues.

La Compagnie de Prêt et d'Epargne

Capital autorisé \$250,000 | Obligations émises \$500,000

A. MILLETTE, Sec.-Trés., 20 rue Saint-Alexis, Montréal

On demande des agents dans tout le Canada.

POUPEE HABILLEE GRATIS!



Jeunes filles, envoyez-nous votre nom et votre adresse sur une carte postale et nous vous enverrons, franco de port, 10 beaux portraits en couleurs de sa Sainteté LEON XIII, chacun de 11 x 14 pouces.

Ces portraits sont des copies fidèles d'une peinture célèbre, toutes les couleurs de l'originale ayant été scrupuleusement conservées dans ces reproductions. Rien ne les égale qui ait jamais été vendu dans ce genre à moins de 50 cts. Vous les vendrez 15 cts chacun. Vous nous enverrez l'argent et, pour votre peine, nous vous enverrons la plus Belle Poupée Habillée que vous ayez vue. Cette poupée est joliment habillée avec bon goût, en soie et en satin joliment garnis de dentelle. Elle a un chapeau d'un bon style, des sous-vêtements garnis de dentelle, des bas et de jolis petits souliers garnis de boucles d'argent. Cette poupée a de très jolis cheveux bouclés et d'un blond d'or, des dents perlées, des joues roses et des yeux qui s'ouvrent et qui se ferment de façon qu'elle semble s'endormir quand vous la couchez et qu'elle s'éveille quand vous la levez, ainsi qu'un bébé en vie. Pensez-y, fillettes, VOUS AUREZ CETTE GRANDE ET BELLE POUPEE HABILLEE si vous vendez seulement 10 portraits à 15 cents chacun.



La mort de sa Sainteté a créé une telle demande pour ses portraits, que vous n'avez qu'à les montrer pour en vendre.

Nous donnons aussi gratis un certificat de 50 cts avec chaque portrait.

Ecrivez aujourd'hui et cette Belle Poupée vous appartiendra dans peu de temps.

S'ADRESSER A LA

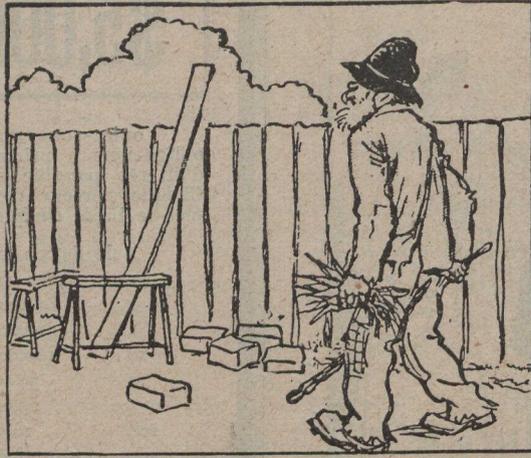
PHOTO ART CO., Dept. 1859, Toronto

—Un inventeur mécanicien, de Buffalo, N.-Y., a inventé un seau dont on peut accroître la hauteur et la capacité, à volonté, par la superposition de sections du seau, ayant chacune un fond étanche, et que l'on peut détacher à son gré au moyen d'un bouton qui fait mouvoir un ressort, soit pour relier les sections l'une à l'autre ou pour les en détacher. L'invention est simple et ingénieuse.

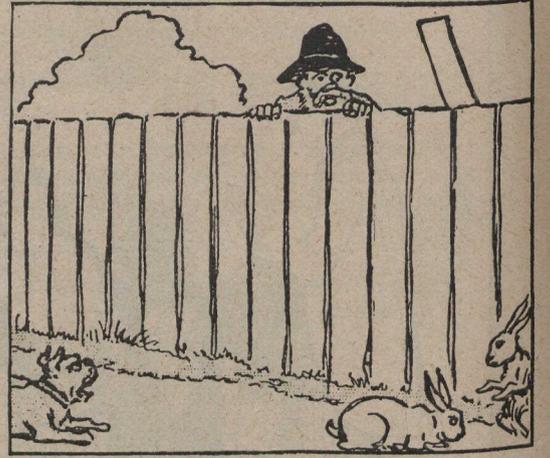
LE MALIN ET LE LAPIN



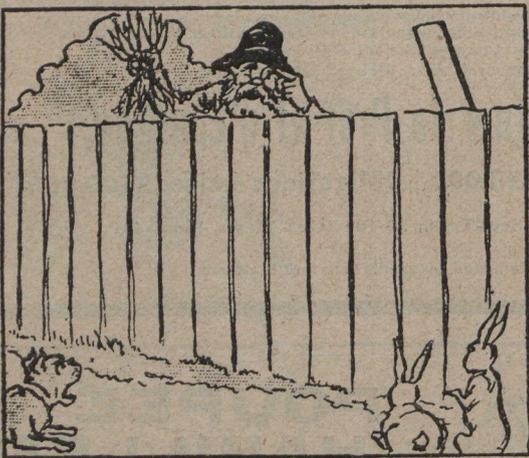
—C'est embêtant. Je n'ai trouvé que cela à chiper pour mon repas, ça n'est vraiment pas gras !



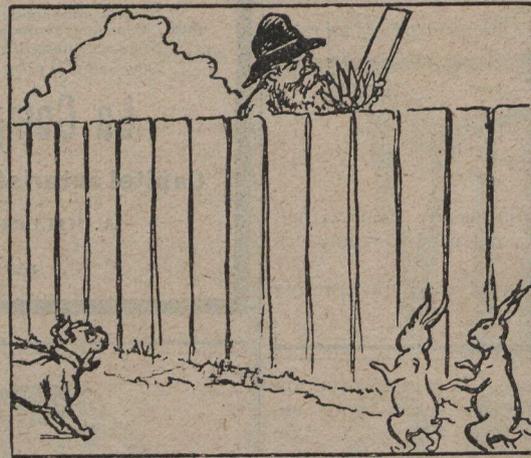
—Il faut à toute force que je dénicher autre chose.



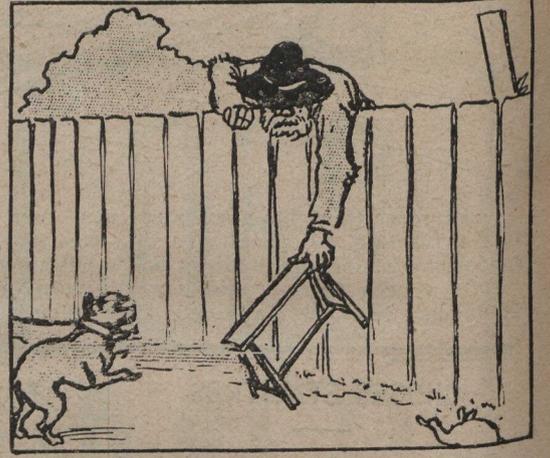
—Oh ! oh ! des lapins. Voilà bien mon affaire... Oui, mais ce chien n'a pas l'air d'être de mon avis.



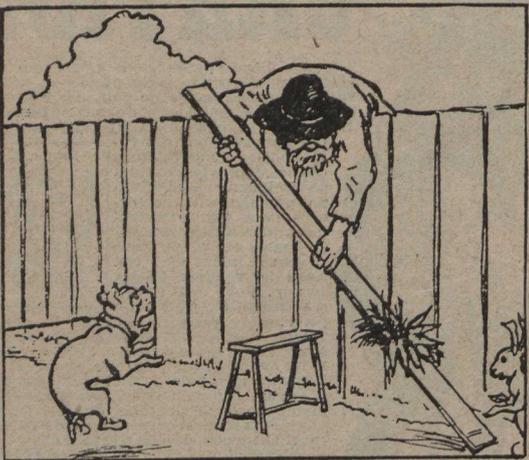
—Si je pouvais me passer de son consentement...
—J'ai trouvé !!!



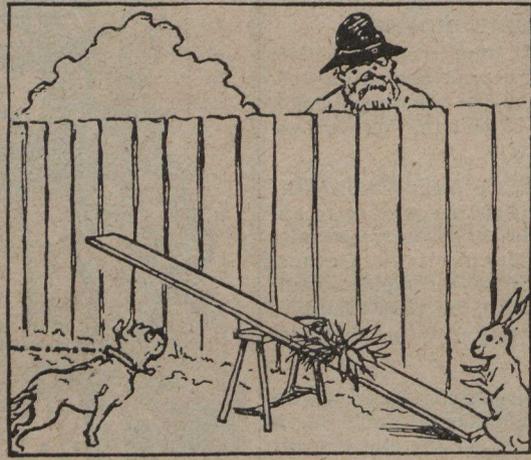
—Attachons cette botte de carottes après cette planche.



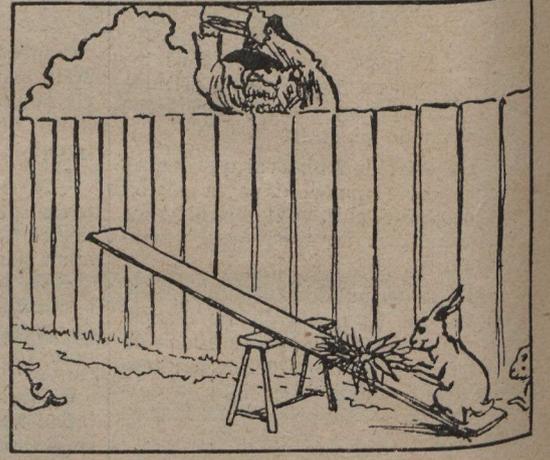
—Maintenant, passons ce tréteau, puis ensuite...



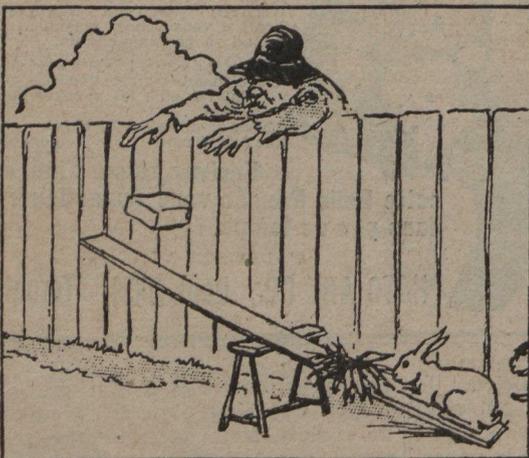
...cette planche... Hein ! mon petit lapin, c'est du nanan, ça !



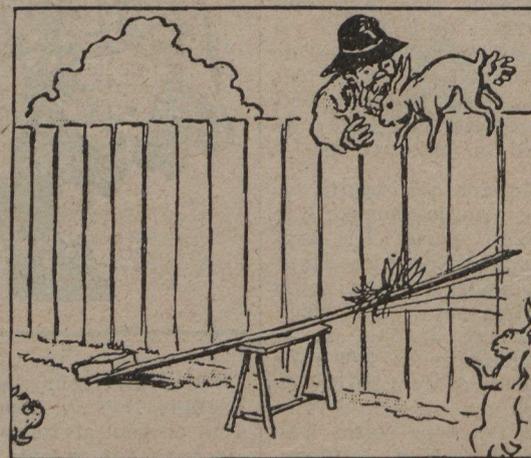
—Te gêne pas, c'est pour toi.



—Maintenant, lançons ce pavé.



—Attention au petit jeu de bascule.



—Viens dans mes bras, mon cher ami.



—Et voilà comment, quand on est un malin, on prend un lapin comme plat de résistance.